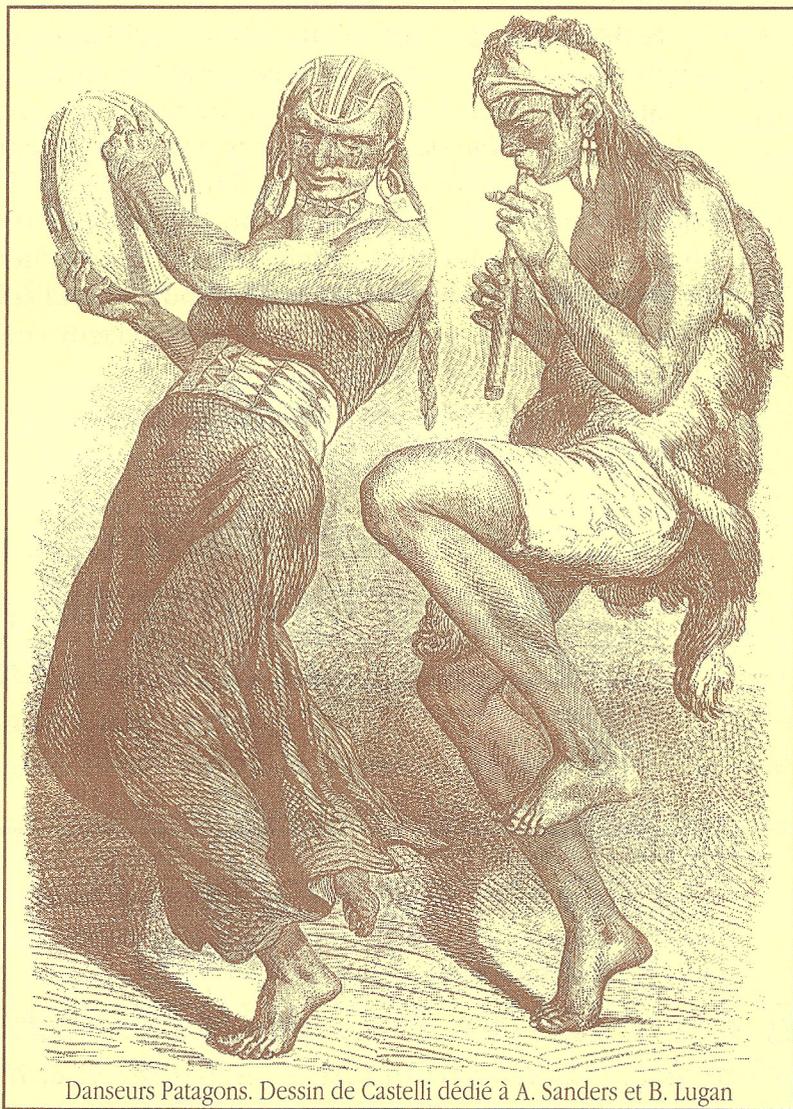


LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise



Danseurs Patagons. Dessin de Castelli dédié à A. Sanders et B. Lugan

N° 4

DÉCADAIRE
de civilisation française et de tradition catholique

- “L’ogre de Neuilly” conte moderne
- Mai 68 bouge encore
- Serge Martinez s’explique
- “L’Express” et les franchouillards, portrait craché
- Erwan Bergot : tombeau pour un ami
- Et plus que jamais... ADG

LE LIBRE JOURNAL

de la France Courtoise

68, rue David d'Angers
75019 Paris (adresse postale)
Tél. : (1) 42.46.44.77.
Fax : (1) 48.24.08.28.

- Directeur :
Serge de Beketch
- « Le libre Journal de la France
Courtoise » est édité
par la Sarl de presse SDB, au
capital de 2 000 francs
- Siège social :
68, rue David d'Angers,
75019 Paris
- Principaux associés :
Antony, Beketch, Varlet
- Commission paritaire :
74 371
- ISSN en cours
- Dépôt légal à parution
- Imprimerie G.C.-Conseil
3, rue de l'Atlas, 75019 Paris
- Directeur de publication :
D. de Beketch
- Directeur de la maquette :
Jean-Marie Molitor
- Ange tutélaire :
Françoise Varlet

POURQUOI LE « LIBRE JOURNAL DE LA FRANCE COURTOISE » N'OFFRE PAS DE TELEVISEUR A SES ABONNES

Souvent, les journaux promettent à leurs abonnés des primes dont le coût égale celui du journal.

Moyennant un abonnement de six cents francs, on reçoit un téléviseur de la même valeur.

L'hebdo est donc envoyé gratuitement.

Comment cela est-il possible ?

Simplement en vertu d'un système qui fait de l'abonné une marchandise humaine captive, un « esclave » que le journal vend.

Statistiquement, chaque franc dépensé par un lecteur « génère » une dépense parallèle de quatre francs par les acheteurs d'espaces.

Un abonnement de six cents francs rapporte donc, en plus, deux mille quatre cents francs de publicité au journal. Soit un gain total de trois mille francs dont le téléviseur-prime, acheté en gros, ne représente que 10 %.

Mais, à ce jeu, le propriétaire du journal est l'acheteur d'espaces.

L'abonné, lui, ne possède que le téléviseur sur lequel il pourra voir de la publicité...

Ce système pervers transforme les journaux en catalogues soumis à la censure du lobby publicitaire.

LE SEUL MOYEN D'AVOIR UNE PRESSE LIBRE EST DE PAYER LES JOURNAUX A LEUR JUSTE PRIX

ABONNEZ-VOUS AU « LIBRE JOURNAL DE LA FRANCE COURTOISE » *décadaire de civilisation française et de tradition catholique*

| | |
|---------------------------------------|-------|
| ABONNEMENT D'UN AN | 600 F |
| ABONNEMENT DE SIX MOIS | 350 F |
| ABONNEMENT D'ESSAI (trois mois) | 200 F |

Pour l'outre-mer et l'étranger, merci d'ajouter cent soixante-dix francs de frais postaux.

Pour vous abonner, envoyez simplement votre carte de visite accompagnée du formulaire de paiement (mandat ou chèque à l'ordre de SDB)

à SDB, 68 rue David d'Angers, 75019 PARIS.

Editorial

Enfants de la patrie ?

Fn maintenant le « *jus solis* » (nationalité du lieu de naissance) contre le « *jus sanguinis* » (nationalité par le sang), la « droite » (?!) a, sans s'en aviser, censuré la Marseillaise. Plus d' « enfants de la patrie ». Si, désormais, la carte d'identité délivrée à la demande fait de l'étranger né en France le concitoyen du Français de souche, elle ne fait pas pour autant de ces deux hommes des enfants de la même patrie.

Des compatriotes.

Ni le racisme ni la xénophobie ne dictent cette nuance. Elle est de nature étymologique et statistique.

L'étymologie enseigne que la patrie (*patria*) est la terre du père (*pater*).

La statistique montre (sondage Sofres/Nouvel-Obs des 6 et 7 mai) que, pour les jeunes de quinze à dix-sept ans nés en France de parents étrangers, le mot « patrie » évoque non pas la France mais le « pays d'origine de leurs parents ».

Le droit du sol est contraire à la notion de patrie.

Le droit du sang y est, en revanche, intimement lié.

Parce qu'il proclame que l'on est français par le sang.

Le sang reçu ou le sang versé.

Fils d'un immigré mort pour la France, français par le sang reçu et par le sang versé, je n'ai que mépris pour les profiteurs arrogants qui, mis au monde, nourris, éduqués (?) par la France, tiennent pour une humiliation de devoir demander la nationalité française.

Cette nationalité, mon père l'a acquittée de sa vie.

Je l'ai, moi, échangée contre mes joies d'enfant en devenant orphelin, c'est-à-dire adulte, à l'âge de sept ans.

Ce baptême de sang a fait de moi le compatriote de Vercingétorix, de Villon, de Rabelais, d'Ambroise Paré, de Perrault, de Bayard et de du Guesclin, de Pasteur, de Jules Verne, de la Petite Thérèse, de Maurras, de Mermoz, de Berlioz.

Et de nos rois.

La Loi républicaine peut me contraindre à être le concitoyen des Français de papier qui ne se baissent même pas pour ramasser une faveur pour laquelle, naguère, on mourait.

Elle n'en fera jamais mes compatriotes.

S de B



JEUNESSE

 Jean-Pierre Soisson s'active à la création d'un nouveau « groupe charnière » qui lui permettrait de rester bien avec Mitterrand sans rester fâché avec Edouard Balladur : le « Groupe des indépendants ». Sans rire. Il souhaiterait en confier la présidence au vieux maire de Tours, Jean Royer. Sans rire-bis.

CULOTTE

 Lorsque l'on évoque devant lui la déroute des législatives, Mitterrand répond en citant « Le roman d'un tricheur », œuvre de Sacha Guitry dont le héros, enfant privé de champignons pour avoir désobéi, échappe seul à l'intoxication mortelle qui éradique sa famille. Question : le poison, ce sont les élections ou les affaires de corruption ?

BLOCAGE

 René Monory et Josselin de Rohan, président du groupe RPR au Sénat, se sont personnellement opposés à l'inscription à l'ordre du jour du rapport Jolibois (sénateur du Maine-et-Loire) sur l'affaire du sang contaminé et les responsabilités politiques. Laurent Fabius peut leur dire merci.

ATTENDRISSANT

 Gémissement de Robert Vigouroux, maire de Marseille : « Je ne comprends pas pourquoi je ne reçois que des pétitions de protestation et jamais de soutien à mon action. » La solution, c'est la technique Ceaucescu : embaucher des employés pour écrire des gentillesses.

Quelques nouvelles

Les armes et munitions modernes semblent décidément riches de ressources insoupçonnées... A peine a-t-on fini de ne pas nous expliquer le mystère de ces deux douilles disparues du revolver qui tua Pierre Bérégovoy (voir LIBRE JOURNAL n°3) que l'on dévoile à nos yeux stupéfaits un nouveau prodige : des balles qui percent la tête des gens sans faire couler la moindre goutte de sang !

On n'a pas pu, en effet, ne pas le remarquer en voyant les images diffusées à la télévision et les photographies publiées dans la presse : quelques minutes à peine après l'assaut mortel du RAID, la "tanière" que le l'ogre de Neuilly s'était aménagée dans un coin de la classe de maternelle de l'école Commandant-Charcot ne présentait pas la plus petite trace sanglante, alors que, nous assurait-on, un homme venait de mourir là, abattu de trois balles en pleine tête par les super-policiers.

Les pompiers, ambulanciers, médecins des urgences de la paix, à qui il est, hélas, trop souvent donné d'emmener des blessés de la tête après avoir pataugé dans les mares de sang que laissent TOUJOURS ces malheureux, partageront sans doute notre scepticisme quant aux circonstances de cette exécution par trop photogénique, telles que nous les rapportent

les voix officielles et leurs relais médiatiques.

Que l'on ne nous taxe pas de paranoïa : pas plus que nous n'avons affirmé que la mort de Pierre Bérégovoy était un assassinat mais simplement un suicide particulièrement acrobatique — puisque, apparemment, le mort a eu le temps d'ôter les douilles du barillet après avoir tiré à deux reprises, dont une dans sa tempe —, pas plus nous ne prétendons qu'Eric Schmitt a finalement obtenu ce qu'il voulait et a pu disparaître à la faveur d'une fausse exécution que lui-même avait imaginée dans son plan diabolique et informatisé.

Aucune trace de sang

Nous attendons simplement, et avec toute la bonne volonté du monde, que l'on nous explique comment on a fait disparaître, dans les minutes qui ont suivi l'assaut, jusqu'à la moindre trace de cet événement sanglant pour ne donner à filmer et à photographier aux journalistes mandés sur les lieux qu'une paire de matelas immaculés, posés sur un carrelage impeccable entre des étagères propres.

Une fois digérée la glose surabondante et fortement teintée de psychanalyse pour magazine féminin qu'a suscitée ce fait divers, on reste aba-

sourdi devant l'attitude de plat conformisme, de crédulité servile et de prosternation devant les "vérités officielles" dont la presse écrite aussi bien qu'audiovisuelle a fait montre à cette occasion.

Il y a d'ailleurs quelque chose de pitoyablement comique dans le concert d'autosatisfaction entonné par les journalistes au lendemain de l'épilogue sur le thème "J'en savais plus que tous mes confrères mais j'en ai dit beaucoup moins".

C'est Robert Namias, directeur de la rédaction de TF1, qui plastronne : "Dès vendredi, nous connaissions le plan du RAID. Nous savions qu'ils allaient accepter de le laisser sortir avec des parents et un enfant mais que les parents seraient en réalité des policiers, mais nous n'avons rien dit".

Et cette confession : "Nous pensions qu'il allait nous demander de diffuser une interview. Je m'en suis remis aux politiques, c'est la seule fois".

C'est Gérard Sébag, rédacteur en chef de F2, qui lâche cet aveu mémorable dans la bouche d'un patron de l'information sur une chaîne d'état : "On a simplement été encore plus prudent que d'habitude"...

C'est Pascal Delannoy, directeur de l'information sur France-Info, qui, appelé par Pasqua, transmet les directives du ministre de l'Intérieur à ses journalistes : "Tout doit rester calme".



les du marigot

C'est enfin, résumant tout, le secret confié par Jean-Pierre Joulain, directeur de l'information d'Europe N°1 : "Nous n'avons rien dit".

Evidemment, on peut comprendre cette prudence dans le contexte périlleux de l'événement. Encore qu'il aurait été plus honnête de dire tout simplement : "En raison du danger, nous ne transmettrons aucune information, aucune image avant le dénouement de cette affaire". Cela nous aurait au moins épargné le ballet grotesque de ces "reporters" se succédant devant les caméras et les micros pour expliquer qu'ils ne voyaient rien, ne savaient rien et n'avaient par conséquent rien à dire, sinon pour célébrer le courage admirable de l'institutrice-otage dont on se demande bien comment la presse a pu en avoir connaissance puisque, justement, elle n'était informée de rien.

Le "quatrième pouvoir" Sans blague ?

Que l'on nous comprenne bien : nous ne mettons pas une seconde en question l'héroïsme des protagonistes de cette affaire.

Nous nous étonnons simplement de constater qu'au même moment toutes les radios, toutes les télévisions, tous les journaux ont entonné d'une même voix le même hymne sous la direction évidente du

ministre de l'Intérieur.

On remarque que cette absence non pas de scepticisme mais de simple curiosité avait déjà présidé à tous les articles qui suivirent le pourtant fort étrange suicide de Pierre Bérégovoy.

Ainsi, la démonstration a été faite, deux fois en quinze jours, du degré d'asservissement de cette presse que l'on a appelée, sans blague ? "le quatrième pouvoir".

En état de démente

Conformisme, incuriosité, prosternation, autocensure, abdication de toute liberté d'esprit et de critique, les journalistes français se sont comportés, face à ces deux drames qui ont secoué la conscience nationale, comme les journalistes américains face à la tragédie de Waco.

Comment expliquer, par exemple, qu'aux Etats-Unis personne, absolument personne ne se soit simplement interrogé sur le bien-fondé du massacre de quatre-vingt-dix dingues mystiques, au simple motif qu'ils étaient soupçonnés de détenir des armes prohibées ?

Comment comprendre qu'en France pas une de nos belles âmes, pas une de nos hautes autorités morales, pas le moindre évêque (d'ordinaire si prompts à bêler au nom de la Paix, de la Fraternité humaine et du Pardon) n'ait émis la moindre

réserve sur la façon dont on a revolverisé un fou avéré (le diagnostic est de Pasqua et Sarkozy), c'est-à-dire un homme qui, au terme de l'article 64 du code pénal, est à l'abri de toute sanction judiciaire en raison "de son état de démente au moment des faits".

La véritable question qu'a posée l'affaire de la maternelle Commandant-Charcot n'est pas, comme on veut nous le faire croire, celle de la sécurité en milieu scolaire.

On sait depuis longtemps, sinon à Neuilly Saint-James, du moins à la Courneuve, que les gosses sont en danger à l'école : danger moral, danger spirituel, danger physique et même danger intellectuel.

Le Nouvel Ordre Moral

La vraie question n'est même pas celle de cette "nouvelle délinquance" qui, nous dit-on, n'a même plus le respect de la vie des enfants au point de vouloir l'échanger contre de l'argent ; ce qui, comme le soulignait "Présent", est une remarque assez indécente dans un pays où l'on immole au confort quotidien deux cent cinquante mille bébés par an.

Non, la vraie question est celle de la prétendue information sous contrôle du Nouvel Ordre Moral : A quoi sert-elle ?

Et surtout : Qui sert-elle ?

S de B

DE PROFUNDIS



Edouard Balladur semblait, à l'issue de son entretien

avec Jean-Marie Le Pen, avoir abandonné le projet de réforme de scrutin concocté pour éliminer le Front national de la dernière assemblée où il était présent, l'Europe. Las ! L'affaire de la prise d'otages de Neuilly a fortement redoré le blason de Pasqua qui est le partisan le plus fanatique de l'exclusion des nationaux. Du coup, l'idée de ce scrutin truqué a repris du poil de la bête.

INGRATS



Le « patron des patrons », Périgaud, a eu

une surprise de taille aux obsèques de Bérégovoy où il était descendu à bord du train spécial affrété par le parti socialiste : pas un seul des grands capitaines d'industrie n'était présent ni même représenté.

A BAS LA CALOTTE



De Maillard de la Morandais, aumônier de l'Assemblée

nationale : « Il y a sept nouveaux ministres pratiquants, c'est presque trop. Le péril serait que je ne m'occupe que de cette droite catholique et libérale. » Sans commentaire. Par courtoisie...

HISTORIQUE



Dans notre série : l'histoire est une science sérieuse,

cet article du « National Geographic Magazine » apportant la « preuve » que les Vikings ont découvert l'Amérique. En l'occurrence, la découverte, sur une plage du Danemark, de coquilles de clams que le carbone 14 date de 1245 après J-C. L'âge du saint suaire de Turin, en somme (dont personne ne prétend que les Vikings l'ont tissé).



Anastrophes, Billevesées & Coquecigrues

par Ximenez de Cisneros

Le cadavre de mai bouge encore

L'ensemble des media salue comme il convient le « 25e anniversaire de mai ». Pourquoi pas nous ? Interrompons donc un instant notre étude sur la crise de la gauche, pour déposer notre modeste gerbe sur la tombe du soixante-huitard inconnu, au cimetière des utopies mort-nées. Après tout, nous ne nous éloignons guère de notre sujet...



**68 a commencé
comme en 48**



Même les antimilitaristes finissent Anciens combattants. Le magazine « Actuel » se pique depuis longtemps — à grand renfort de seringues — d'être l'organe central de toutes les contestations, présentes et à venir, qu'était censé résumer l' « esprit de 68 ».

Aujourd'hui, ces vieux-jeunes gens semblent avoir perdu quelque peu leurs repères. « Comment contester en 93 ? » s'interroge le gourou fatigué Jean-François Bizot en tête de son numéro spécial mai-68.

Réponse : Quand le futur devient incertain, il faut aller le chercher dans le passé. « Actuel » n'échappe pas à la règle, qui nous explique avec force contorsions que « 68 a commencé en 48 » (sic).

« Le fil qui relie tout », commente Bizot, c'est le mouvement beatnik et son « pape », Jack Kerouac. Il oublie seulement de rappeler que Jacques Lebris de Kerouac, descendant d'une vieille famille bretonne installée en Acadie, était un fiefé réac en littérature comme en poli-

tique — plus proche de Céline que de Sartre. Mais qu'importe ! Il n'est plus là pour se défendre...

Adonc, « la grande histoire de la contestation a commencé en 48 ». Et hop ! Revoilà « Actuel » en avance sur son temps : ne célèbre-t-il pas déjà le 45e anniversaire de mai ?

Reste que cette décision historique lui fait une belle jambe : tout ça n'a-t-il pas débouché sur le raz-de-marée UDR de juin 68 et le début de la fin des utopies — que la gauche au pouvoir s'est chargée d'achever ?



**Le ricanement
ou la mort**



De quoi être aigris, pour les gardiens de la flamme de 68. « Actuel » est aigri, d'ailleurs. Quand on a passé les années 70 à prophétiser la révolution pour 1980, puis les années 80 à l'annoncer pour 90, on finit, comme dit Bizot, par avoir l'impression de « tourner en rond » — et on se prend à hésiter « entre le ricanement et la mort ». Non, Jean-François, pas la mort ! On vient déjà de perdre un premier

ministre, ça suffit...

Ricaner, donc : c'est la voie qu'a choisie Frédéric Joignot, fidèle compagnon de route du Maître, dans un article nostalgique et grinçant où il règle ses comptes avec une histoire décidément trop injuste. Quoi ? « 25 ans après, on se retrouve à la case départ, avec les gaullistes, le staff de Pompidou et Pasqua, l'homme du S.A.C. ? »

Et pourtant, elle était si belle, notre révolution, raconte l'auteur soudain lyrique : « un soulèvement de la vie ! L'autorité avait volé en éclats... Rimbaud déparait... Paris était à nous. La vraie vie existait ! Nous avons goûté au fruit défendu : la liberté ».

Au fil des pages, cette évocation des très riches heures de mai ramène notre Joignot des désillusions du présent à la foi en son utopie enfuie : « L'espérance est morte, certes — mais n'est-ce pas vivifiant ? Les fausses espérances avaient usé nos rêves... »

Alors, pourquoi ne pas essayer la lucidité ? « Nous vivons dans un monde dangereux, sans lendemain qui chante... Comment bien l'habiter ? L'aménager au présent ? »



**La révolte
et la connerie**



D'abord, il faut parer au plus pressé : « L'heure est à la surveillance du méchant pétainisme dont rêvent Pasqua et Léotard (?), relayés par TF1 » (??) Et puis, une fois ce « péril » écarté, tout ne redevient-il pas possible ? s'enflamme ce bon vieux Fred, qui retrouve l'enthousiasme de ses vingt ans : « La contestation, comme l'amour, est à réinventer... Comment faire tomber les murs ? Comment entrer chez l'autre sans frapper ? » Ben voyons, en passant à travers les murs, rien de plus simple ! On le voit : un vrai ex-soixante-huitard n'est jamais complètement guéri. Dans sa tête, des fusibles ont pété il y a 25 ans, qui ne se répareront pas... Pareil pour le père Bizot qui, en fin d'édito, retrouve le « spirit of 68 » dans toute sa splendeur : « La mort ou le ricanement ? Ni l'un ni l'autre... La révolte contre la connerie ! » Car, conclut le Maître, « comme la révolte, la connerie est incurable ». C'est bien vrai, ça ! Surtout quand elles sont réunies...

(à suivre)



C'est-à-dire...

par ADG

Les événements se précipitent et nous sommes loin de les pouvoir tous comptabiliser. A peine apprenions-nous, la semaine dernière, que l'Everest rapetissait et touistait, ce qui était déjà consternant, qu'une nouvelle information mobilisait tous les admirateurs de cette belle montagne: 17 tonnes de déchets jonchent ses pentes et son sommet. Le yéti de service ne suffit plus à ramasser toutes ces ordures ; il est débordé, le stress des cimes le menace, il ne peut plus voir les alpinistes en peinture, d'autant plus que comme il le dit fort justement:

- Les Alpes, c'est pas la porte à côté, ici, ce serait plutôt des himalayistes.

Bref, il faut faire quelque chose, le yéti ne va quand même pas devoir se transformer en abominable bombe humaine pour terroriser les petits sherpas qui font leurs besoins n'importe où, les milliardaires italiens qui sabrent le champagne à des altitudes complètement frappées et laissent les bouteilles dans la neige maculée ou les péripatéticiennes inuites qui sucent sans oxygène et abandonnent leurs serviettes nid d'abeille à chaque recoin de congère.

Pensons donc bien, quand nous entreprenons l'ascension de l'Everest, à nous munir de sacs poubelles, de gants Mapa et d'une petite balayette. De même, quand nous exécutons des forcenés, évitons de réveiller les enfants et nettoyez bien les Lego du sang qui aurait pu gicler avant de présenter les lieux à la presse.

Tout cela montre que rien n'est plus indispensable que l'hygiène. Faute de soins, l'ozone en tient une couche, le Sida s'accumule sur les étagères, on ne compte plus les moutons sous les lits, fût-ce pour s'endormir. Même les cannibales faisaient une légère toilette au gras missionnaire avant de le précipiter

UN PEU D'HYGIENE



— *Toujours
l'Everest*
— *Excuses aux
anthropophages*
— *Mauvaise
haleine*
— *Grandeur
consécutive du yéti.*



dans le bouillon. Ceux des Nouvelles Hébrides (aujourd'hui Vanuatu) trouvaient la chair de l'homme blanc trop salée. On ne saurait contenter tout le monde et, rétrospectivement, j'adresse mes excuses aux fins gourmets du Pacifique Sud.

Encore des événements concernant l'hygiène la plus alimentaire: "Le Figaro-Magazine" nous apprend que quatre-vingts pour cent des adultes souffrent de mauvaise haleine, sans bien préciser si ce sont ceux qui refoulent du goulot qui sont incommodés ou bien leur entourage. Pour lutter contre ce fléau qui, dit la gazette glacée, "peut mener à l'isolement, voire au suicide", des spécialistes viennent de se réunir à Tel-Aviv.

Je ne sais pas ce qu'en pense la Licra, mais les spécialistes de la bouche d'égoût, du soupir de mari-got et de la bouffée de sphincter auraient pu, avec un peu de tact, se rassembler ailleurs que dans ce pays où on est d'une susceptibilité parfois déplacée. Peut-être verra-t-on dans le choix de ce lieu une nouvelle preuve dentisémisme et une volonté de nuire là où il n'y a, vraisemblablement, qu'une pure et simple étourderie. On ne sent en effet pas plus mauvais de la bouche à Tel-Aviv qu'à Carpentras et les quelques Palestiniens qui ont pu s'approcher du colloque sans se faire tirer comme des lapins sont formels : Ça n'y schlinguait pas davantage que dans la bande de Gaza !

Voilà donc une légende heureusement éclaircie et gageons que grâce aux travaux de ces sympathiques spécialistes, bien des drames humains seront évités dans l'avenir. Qui sait en effet si le preneur d'otages de Neuilly ne souffrait pas de cette mauvaise haleine et que c'est à force de s'entendre dire qu'il s'était lavé les dents avec une chaussette qu'il est passé à l'action, avec tous les risques pour sa santé qui pouvaient en découler. M. Pasqua lui-même, toute anisée que puisse être son expiration, ne repousse-t-il pas parfois des ratiches ?

Une bonne hygiène buccale, on le constate, fait beaucoup pour l'harmonisation des rapports sociaux. Pareillement, ne pas laisser traîner de papiers gras sur l'Everest, avancera notablement la cause humaine, ainsi que d'interdire aux Nippons et aux Scandinaves de harponner les cétacées de manière désordonnée. Il n'y a en effet pas de mauvaise haleine ni d'ailleurs d'haleine angora.

*Et c'est ainsi que les yétis
sont grands.*



Entretien Courtois avec

Passionné par la politique, Serge Martinez n'en a pas moins abandonné toute responsabilité au moment même où il allait recueillir les fruits de trois années de travail militant au sein du Front National. Bien des adhérents du mouvement se sont interrogés sur les raisons de ce brusque changement de cap. Aujourd'hui, Serge Martinez s'explique.

Libre Journal
Serge Martinez, vous êtes un « cas » dans le monde politique : en quelques années, vous êtes passé de la base du RPR aux sommets du Front national et de ces sommets aux abysses de l'anonymat. Qu'est-ce qui s'est passé ?



Serge Martinez

D'abord, en ce qui concerne le RPR, je n'y ai fait qu'un bref passage ; en réaction à l'élection de François Mitterrand ; je ne m'y suis jamais senti bien. Ensuite, je n'ai jamais atteint ce que vous appelez les « sommets » du Front national. J'ai été conseiller municipal, conseiller régional, membre du comité central, responsable des « Grandes manifestations » et — c'est le plus important pour moi — secrétaire de la Fédération de Paris qui a été une des premières de France...

Justement : tout le monde pensait que vous étiez sur une « orbite haute » ; on vous voyait à la télé ; vous étiez le pro-

priétaire d'un des premiers journaux de la famille nationaliste ; vous sembliez une vedette parmi les « quadras » et, d'un seul coup...

Pas d'un seul coup. Ma décision de prendre du recul a été mûrie, même si elle a paru brusque. En vérité, j'avais consacré tellement de temps, d'énergie et d'argent au militantisme au cours des années 1980 que j'avais fini par négliger ma vie personnelle et mes affaires.

Dans ce domaine, précisément, la conjoncture est devenue tellement mauvaise avec les années 1990 qu'il y avait un risque réel à ne pas reprendre sérieusement les choses en main.

Au fond, vous incarnez, au Front, la fameuse « société civile » ?

Quelques-uns, qui me veulent sans doute du bien, se sont amusés à me présenter comme le « Tapie » du Front national. Je l'ai pris pour ce que cela valait : une injure. Je suis un chef d'entreprise, moi, pas un équarrisseur de sociétés en liquidation. Au vrai, personne ne peut prétendre « incarner la société civile au Front national » parce que ce mouvement, de par sa nature sociologique et politique même, est une émanation de la société civile par opposition aux partis énarquistes et aux élus professionnels des autres partis qui, eux, représentent la caste politique.

Donc cette prise de recul n'a pas été une rupture ?

Evidemment pas, puisqu'après avoir démissionné de tous mes mandats, je suis resté militant et même candidat à Paris pour les législatives. Cela dit, je ne suis pas un adepte de la langue de bois ; par conséquent, je ne cacherai pas que j'ai eu le sentiment que le travail que j'avais fourni n'avait pas été reconnu. Me battre contre mes adversaires, je sais le faire, c'est stimulant. Etre la cible des jaloux, j'en ai l'habitude. Mais sentir que certains dirigeants du mouvement ne reconnaissent pas le travail accompli et ne respectent pas le militant, je ne l'ai pas accepté.

C'est pourquoi j'ai voulu retourner à la base, avec les



Serge Martinez

vrais militants qui, à long terme de vie, donnent tout avec une générosité folle : leur temps, leur passion, leur argent, leur intelligence, leur santé et parfois même jusqu'à leur vie en échange de rien du tout. Ni poste, ni titre, ni médaille, ni même parfois un simple sourire.

Est-ce que, pour autant, vous adhérez toujours au programme du Front national ?

Plus que jamais. La doctrine, les idées, le programme constituent la seule solution. Ses adversaires politiques sont ses meilleurs alliés, au fond, par leur accablante médiocrité. A l'évidence, le Front sera, dans les années à venir, le recours vers lequel se tourneront les Français.

J'espère que, d'ici là, il aura trouvé les structures, les méthodes et les hommes qui lui permettront d'assumer cette terrible responsabilité.

Pour parler en chef d'entreprise, il y a un bon produit et un besoin réel. Le problème stratégique est de faire savoir aux consommateurs que le produit existe.

C'est donc une affaire de communication ?

Soyons clairs : c'est vrai que le mouvement est au centre d'un maelström de diffamations, de menaces, d'injures, d'imputations ignobles et, paradoxalement, de censure et de silence. Mais les Français ne sont pas idiots. Ce n'est pas pour rien qu'ils classent les

journalistes au même niveau que les prostituées dans les sondages de « popularité ». Et les élections montrent que, malgré cette désinformation massive, les résultats du Front ne cessent pas d'augmenter et les adhérents continuent de venir.

Vous êtes la négation même de l'image de « beauf » que l'on donne trop souvent aux militants du Front ; vous semblez jouer une carte plus modérée, plus suave. Edouard Balladur doit vous séduire, non ?

J'ai travaillé à ses côtés puisqu'il était, comme moi, conseiller d'arrondissement dans le XVe. C'était un homme silencieux mais courtois. Cela étant, les décisions qu'il a prises depuis qu'il est à Matignon m'enlèvent toute espérance si j'en avais jamais caressée à son endroit. Les problèmes fondamentaux ne sont pas traités, ou sont effleurés par des huitièmes de quarts de demi-mesures. Tout cela n'est que velléité et paralysie face à l'adversaire socialiste auto-érigé en juge. On ne fait rien : l'immigration, le chômage, la formation des jeunes, rien qui soit à la mesure de la crise qui nous frappe.

Mais que faudrait-il faire ?

Sur le plan de l'immigration, on l'a dit cent fois : la France est un pôle positif, le tiers monde un pôle négatif. Il est normal qu'ils s'attirent et que les électrons du tiers monde se

précipitent sur le pôle positif. Il faut couper l'électricité. Supprimer ce qui attire l'immigration et inverser le flux migratoire en rapatriant les immigrés et en les aidant, au besoin, à se réimplanter chez eux. Cela nous coûtera de toute façon moins cher socialement, humainement et culturellement.

Sur le plan économique, c'est la même chose. Il faut rendre les produits français plus attractifs que les produits étrangers. En réduisant fortement les charges sociales et en augmentant en proportion la TVA, on maintient les recettes fiscales tout en pénalisant légalement les importations et on rend moins attractif le travail au noir. Il faut rééquilibrer le différentiel entre les coûts français et les coûts étrangers.

Pourquoi le gouvernement Balladur ne l'a-t-il pas fait ?

Edouard Balladur a reculé devant l'augmentation de la TVA sous prétexte qu'il est injuste de taxer la totalité des petits revenus qui sont entièrement consacrés à la consommation alors que les gros revenus ne seraient pas taxés sur la partie épargnée. Ce n'est pas faux. Mais l'urgence n'est-elle pas de lutter contre la pire des injustices, qui est le chômage ?

Non, la vérité est que cette fausse droite est de centre-gauche, européanomanie et, encore une fois, sous le couvert de consensus, préoccupée de ne pas déplaire aux socialistes. Le cas de la loi sur la nationa-

lité est exemplaire. En quoi le délai de deux ans gênera-t-il un clandestin marié pour la carte d'identité ? Il attendra. Tout simplement. Et il attendra en France, bien sûr. Edouard Balladur, c'est Maginot-carton-pâte. L'ennemi n'a même pas besoin de contourner ses fortifications, il passe au travers.

Le pronostic est facile : l'immigration ne diminuera pas, le chômage continuera d'augmenter et les Français seront très vite déçus. Si cela arrive, comme c'est probable, avant que le socialisme n'ait eu le temps de se refaire une beauté, le Front national devra savoir saisir cette chance. Cette chance pour la France...

Justement, dans cette perspective, que choisiriez-vous : le conseil municipal, la Région, l'Assemblée, l'Europe ?

Franchement, par intérêt personnel, et aujourd'hui, rien ! Parce que mon expérience m'a montré que le régime d'Assemblée, tel qu'il est pratiqué en France, est un leurre. De la démocratie bidon. Il n'y a aucun débat. Tout est décidé à la tête des partis. La discipline de vote fait le reste. Un membre de la majorité ne peut déjà pas faire passer un amendement, alors vous pensez bien qu'un membre de l'opposition n'a aucune chance d'être écouté. Même s'il a une idée de génie... C'est cela qu'il faut changer. En revanche, si cela était utile pour faire avancer mes idées, le parlement national aurait ma préférence.



Une impression de déjà vu

Ce Schmitt, finalement, qu'est-ce qu'il voulait en prenant les gosses d'une maternelle en otages ? Cent briques pour se refaire ? Tel qu'il s'y est pris il aurait eu plus de chances de toucher la supercagnote du loto. Au lieu de quoi, le tirage du samedi lui a été fatal. Comme à Bérégovoy. Vous n'avez pas été frappé par les similitudes de ces deux événements ? Moi si. D'abord, les acteurs sont deux victimes de la dureté des temps. Ils ne supportaient pas de se retrouver au chômage. Ensuite, ils manquaient d'affection : on ne connaissait pas d'amis à Schmitt : Bérégovoy avait perdu les siens. Schmitt a été abattu par le RAID : Bérégovoy devait ses malheurs au raid de Pelat et consorts sur les actions Pechiney (un peu tirée par les cheveux cette similitude !). Jusqu'à leur recherche commune de la plus large médiatisation de leurs fins. Evidemment pour Béré, le succès était garantie. C'est pas tous les jours qu'un ex-premier ministre se slingue. Pour faire mieux en couverture médiatique, le Schmitt, il devait vraiment se défoncer. Reconnaissons-lui cette réussite. Il nous a concocté un suicide par flics interposés digne de ces téléfilms US que nous diffuse quasi quotidiennement M6. Au point qu'on avait une impression de déjà vu en suivant les infos de la télé. Même Pasqua s'y est laissé prendre qui a dit "Tout le monde a joué son rôle". Bref, j'aurais entendu Claire Chazal annoncer en ouvrant son journal "Ce programme peut être regardé par toute la famille" que je n'aurais pas été surpris. Et c'est pour ça que je n'ai aucune inquiétude quant aux conséquences psychiques qu'auraient subi les petits otages. Ils en avaient certainement vu d'autres. A la télé. Quoiqu'il en soit delenda est Carpentras.

JEAN-PIERRE COHEN

D'autres nouvelles du Marigot

Les franchouillards écrabouillés par « l'Express »

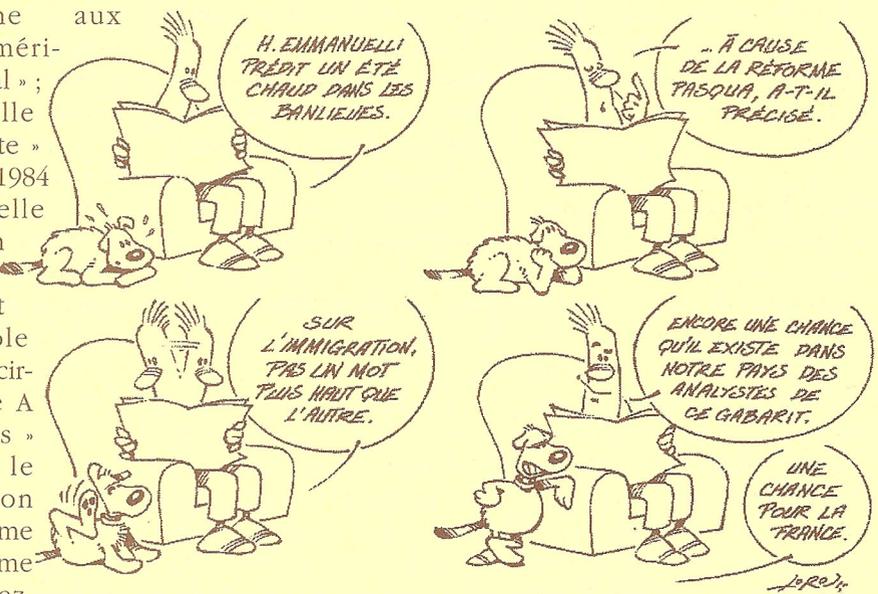
Pour son quarantième anniversaire, le catalogue publicitaire « L'Express » a eu l'idée de dresser un portrait des « Français ». Un peu plus d'une centaine de personnages, du président de la République à l'écologiste, en passant par le couple homosexuel, la prostituée, le boucher du coin ou le rabbin. On jugera avec ces quelques extraits du degré de mépris haineux dans lequel les intellectuels de « L'Express » tiennent le Franchouillard, surtout quand il est catholique et « de droite ».

... Le « bon Français » est, vous pensez bien, « accoué au bar » ; il est « fort en gueule, rouspéteur de service » et n'aime ni « l'internationale juive », ni le « petit bougnoule », ni les « métèques » ; enfin, comme bien l'on pense, « il a le porte-monnaie paresseux quand il s'agit de remettre une tournée ». « L'homme de droite », lui, donne « des passe-montagne aux populations méritantes du Sénégal » ; sa fille s'appelle « Marie-Bénédicte » et il a défilé en 1984 dans la « si belle manifestation qui devait admirablement sauver l'école libre ». L'accent circonflexe sur le A est, « L'Express » vous le jure, le signe à quoi on reconnaît l'homme de droite. Comme une sorte de nez.

Le « catholique pratiquant », lui, passe son temps à essayer de « maîtriser ses élans du cœur et ses érections ». Il « entretient des relations très dialectiques avec Dieu ». Le « faux jeton », bien sûr, ne s'appelle ni Frankie ni Mohamed ni Marcel, mais « Charles-Hubert » et c'est un ancien élève des bons Pères. Le supérieur le trouvait « parfait ». Le « curé de campagne » est « une espèce de distributeur systématique de symboles » mais il a « la chance de pouvoir dispenser dans ses sermons ces quelques grains de morale élémentaire qui pimentent l'argumentation pieuse recopiée à l'encre violette dans ses cahiers de théologie appliquée ». La « vieille châtelaine », comme bien l'on pense, « finit tristement ses jours dans une bâtisse évidemment « délabrée où le salon sent... (vous avez deviné) le froid et le pipi de chat ». Le « défenseur des valeurs » « ressort

dopé du café du commerce où l'on sert des approximations allongées et des contre-vérités bien frappées » ; parfois, il est « fauché en pleine jeunesse par un camion citerne d'idées reçues », voire « aveuglé par des gaz de lâcheté humaine ». Et le rabbin ? direz vous. Eh bien, pour « Monsieur le rabbin », tout va bien. Lui n'est en rien ridicule ou minable, pensez donc ! Bien sûr, il est inquiet, comme tous les siens, devant « les bouffées récentes d'antisémitisme en France » et il est grave quand « il évoque les sépultures violées et les synagogues brûlées ». Mais, pour le reste, il ne se plaint pas : « il ne sait plus où donner de la tête »... et « son bureau est envahi de candidats à la conversion : des gosses »...

C'est la France vue par « L'Express » : moitié abrutis antisémites, moitié candidats à la circoncision.



L'Histoire à l'endroit

par Bernard Lugan

L'Afrique romaine était divisée en plusieurs provinces. A l'est, l'Africa proconsularis, elle-même divisée en Byzacène avec, pour capitale, Hadrumète (l'actuelle Sousse). Au nord de cette dernière s'étendait la Zeugitanie. Au VII^e siècle, au moment de l'invasion, les Arabes donnèrent à l'Africa proconsularis le nom d'Ifrigiya.

A l'ouest avaient été délimitées deux provinces procuratoriennes construites sur les ruines des anciens royaumes maures des rois Baga, Bacchus, Juba II et Ptolémée. La plus centrale de ces provinces était la Maurétanie césarienne, et la plus occidentale, la Maurétanie tingitane, c'est-à-dire l'actuel Maroc.

La romanisation de l'Afrique du Nord fut importante dans l'est de l'actuelle Algérie. Ailleurs, les Berbères ne furent que très peu approchés par la civilisation romaine. L'ouest de l'actuelle Algérie et la totalité du Maroc, à l'exception de la région de Tanger, ne furent quasiment pas romanisés. La croyance d'une romanisation de cette partie du Maghreb est une légende tenace qui ne correspond pas aux connaissances historiques.

En 46 après J.-C., l'empereur Claude créa la province de Maurétanie tingitane, ainsi nommée car le chef-lieu administratif en était Tingi (Tanger). Cette province était constituée par la division en deux parties de l'ancien royaume de Juba II, mort en 23 après J.-C., et dont le successeur et fils, Ptolémée, « oncle » de l'empereur Caligula, fut assassiné à Lyon en 40 sur ordre de l'« empereur fou ». A l'est de la Moulouya commençait la Maurétanie césarienne, du nom de son chef-lieu Caesarea (Cherchell).

L'administration romaine de la province n'a jamais été profonde et son champ d'action est toujours demeuré réduit.

ROME N'A PAS VÉRITABLEMENT COLONISÉ LE MAROC

Dans la zone effectivement occupée par Rome au Maroc, c'est-à-dire dans le triangle Tanger, « trouée » de Taza et Sala, les effectifs militaires romains furent toujours importants numériquement : de 8 000 à 10 000 hommes répartis entre plusieurs camps (Lixus, Aïn chkour, Tamuda, Tingi, Tocolosida, etc.).

Le territoire contrôlé par Rome s'arrêtait là

Dans l'état actuel des connaissances, aucune fondation romaine n'a été mise au jour en pays rifain, à l'exception du littoral. En Tingitane, Rome n'occupe que des pays de plaines et de collines dans l'hinterland des cités érigées à l'époque des royaumes maures.

Cette question de la zone d'occupation romaine ainsi que son corollaire, le problème du limes, sont bien connus, notamment grâce aux travaux d'Euzennat et Le Bohec.

Euzennat a bien expliqué que, dès la création de la province de la Tingitane, la ligne romaine de défense a été établie sur le cours du Sebou qui constituait une frontière géographique d'autant plus réelle qu'au sud de l'oued s'étendait une zone marécageuse particulièrement hostile. Sur la rive gauche du Sebou, Thamusida (aujourd'hui Sidi Ali ben Ahmed) et Banasa (Sidi Ali bou

Jnoun) étaient le verrou du secteur central.

Sur l'océan, la ville de Sala était protégée par un fossé long de dix kilomètres renforcé ici et là par un mur. Ce fossé dessinait autour de Sala un vaste triangle.

Dans l'intérieur, vers l'est, la ville de Volubilis était un verrou fermant une riche région agricole comprise entre l'oued Beht et la chaîne du Zerhoun. Un limes régional la protégeait, composé de quelques points d'appui principaux et d'une quinzaine d'ouvrages de moindre importance. L'occupation limitée de la Tingitane mise en rapport avec l'importance de la garnison que Rome y entretenait a fait penser que la province dans son ensemble aurait pu être considérée par Rome comme le limes naturel de l'Espagne.

Le meilleur moyen de protéger cette dernière d'éventuels raids des Maures aurait donc consisté à installer des garnisons chargées de surveiller en Afrique même les tribus en question. De nombreuses zones d'ombre subsistent encore concernant cette première époque romaine au Maroc. C'est ainsi que l'on ignore si des contacts terrestres effectifs et suivis existaient entre les deux provinces maurétaniennes, c'est-à-dire la Tingitane et la Césarienne. Jérôme Carcopino estimait pour sa part que les contacts étaient réels dans la mesure où les gouverneurs étaient souvent communs aux deux provinces.

Pour de nombreux autres spécialistes, la voie maritime était la seule régulière en raison de l'insécurité qui débutait dans la région de Taza, zone toujours marquée par un profond esprit d'indépendance manifesté par des populations locales.

Dans la dernière chronique de B. Lugan, une inversion typographique nous a fait dater de 1839 la terrible bataille de Kosovo. Nos lecteurs auront rectifié : il fallait lire 1389.

En poche

Les chansons d'abord

Même sans musique les chansons de Brassens sont des trésors. Poésie, humour, paillardise, insolence, toute la poésie française est là.

« Quand les cons sont braves, ce n'est pas très grave... Par malheur, sur terre, les trois-quarts des tocards sont des gens très méchants, des crétiens sectaires... Si le sieur X était un lampiste ordinaire, il vivrait sans histoires avec ses congénères.

« Mais hélas il est chef de parti, l'animal :

« Quand il débloque, ça fait mal ! »

Le poète n'aimait pas les salons « où l'on déblatère, où l'on tient des propos byzantins ». Il allait faire un tour au jardin. Là, il écoutait les fleurs lui raconter leurs histoires. Les lilas, les myosotis, le muguet, la marguerite et le tournesol avaient, toutes, un petit mot pour lui.

Les trompettes de la renommée sont bien mal embouchées. Bérégovoy vient de s'en apercevoir. Le temps est un barbare dans le genre Attila qui nous conduit tout droit à celle qui nous attend depuis le premier jour, la mort et sa longue faux. Là on pourra crier « Vive le roi » ou « Vive la ligue » sans que personne nous tombe dessus.

Les amours sont belles, tristes ou gaies. Certaines histoires comme celles des radis sont salées ! C'est naturel. J'aime particulièrement celle de l'homme qui se désespère d'avoir des concessions partout au Père Lachaise, à Bagneux et à Pantin, à l'exception du cimetière du Montparnasse, à quatre pas de sa maison.

Bref, un petit livre à avoir toujours sur soi, comme son parapluie !

ANNE BRASSIÉ

Livre de Poche Hachette, 31 F.

C'est à lire

Suite indochinoise par Jean-Luc Coatalem

Aujourd'hui, tous les écrivains à la mode se lancent dans d'incessants voyages. Curieusement, après l'avoir pris comme modèle, ils ne tiennent pas compte du conseil donné par Paul Morand en 1975 : « Surtout ne pas voyager ». Le cas de Jean-Luc Coatalem est différent. Ce jeune auteur, qui a derrière lui de très bons livres (1), s'est fait l'écrivain doué d'une certaine France disparue, la France coloniale. Il est de ces familles dont l'histoire se confond avec celle de la France.

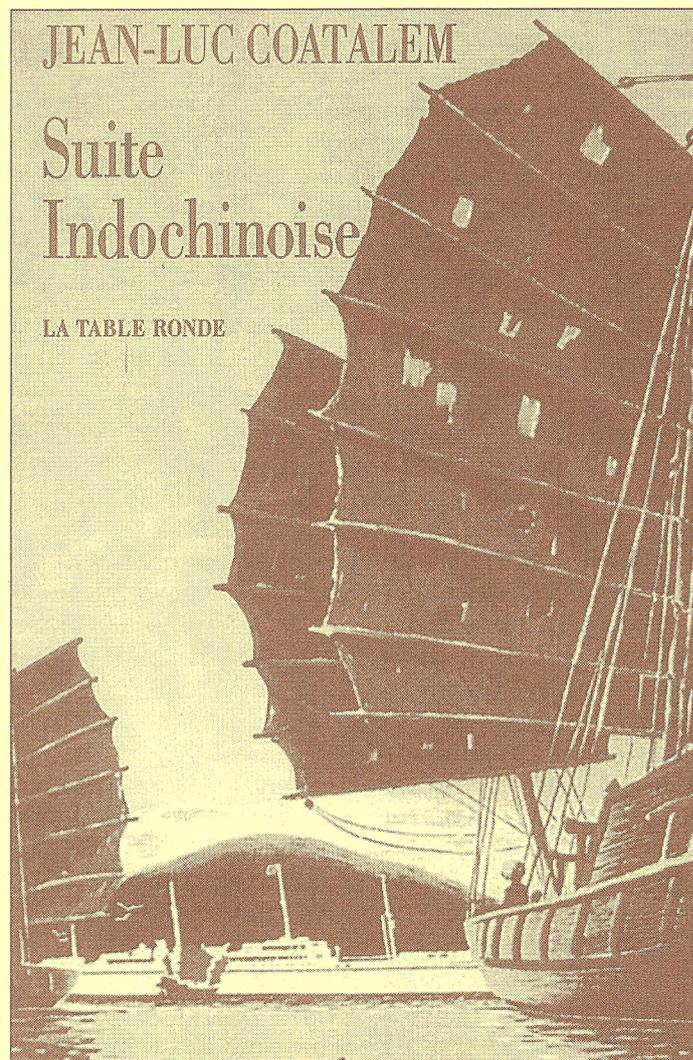
Son grand-père, lieutenant de tirailleurs annamites, fêta ses trente-cinq ans au club des officiers de Saïgon, boulevard Norodom. Son oncle, quant à lui, fêta ses trente ans à Dien Bien Phu. Jean-Luc Coatalem a donc de sérieuses dispositions pour le voyage et particulièrement vers l'Indochine d'autrefois. « Je voyage, écrit-il, sur des souvenirs qui ne m'appartiennent pas. »



Le souvenir de la France reste entier



« Suite indochinoise » est un carnet de voyages nostalgique et lucide au Viet-Nam. A Saïgon, la ville principale où les marsouins étaient en garnison, le souvenir de la France reste entier. Au détour de chaque rue, l'on s'attend à



croiser un soldat en uniforme blanc, fantomatique silhouette. Bien réels restent les vastes villas blanches, les riches hôtels et les rigoureux immeubles administratifs. Coatalem retrouve cette architecture coloniale et mélancolique à Dalat ou à Hanoï. Et ailleurs. Ces témoins indiquent bien que le pays a été particulièrement blessé, éraflé par l'Histoire. Les cicatrices sont encore nettement visibles. Cependant, le matérialisme socialiste n'a pas entamé une

certaine atmosphère nonchalante, une douceur de vivre. Il fait encore bon se promener à l'ombre des arbres malgré la misère, malgré les familles qui s'entassent dans les hôtels à l'abandon.

En partant à la recherche de billets de banque colorés, à l'effigie du roi Bao-Daï, Coatalem rencontre un ancien capitaine d'infanterie de l'armée française. Nguyen Dihn Kim n'a pas cessé d'admirer Céline. « Nous aimons les peuples qui ont une



histoire... et de bons écrivains. » Dans son petit appartement, il exhibe quasi religieusement un vieux « Figaro Magazine » acheté à prix d'or. Sa nièce, elle, se désole. Elle ne comprend pas pourquoi « la France est devenue socialiste, un si grand pays ! » Le passé est parfois une leçon de douleur.

Le Viet-Nam s'ouvre désormais au monde. Les Russes n'y viennent pratiquement plus, le pays étant devenu trop cher pour eux. Dans les villes se montent des échoppes criardes, des boutiques à gogos occidentaux. Dans les rues, des filles trop faciles et déjà sacrifiées sont livrées à une faune interlope écœurante. Bien que les hôteliers, faute d'expérience, soient d'un accueil maladroit, on devine que la baie d'Halong

deviendra « la mégapole balnéaire des Etats-Unis d'Asie ».



Une tyrannie en remplace une autre



C'est sans doute cela, le sens de l'Histoire, l'âge sale du marchand. Coatalem ne cache pas sa « haine viscérale du "marchand", type humain incontournable, n'importe où, quoi qu'on fasse, trouvant toujours un truc à nous vendre, au meilleur prix, prix d'ami, pas-chermon-frère, comme si le monde lui-même était à vendre et que, de surcroît, nous serions acheteurs... » Et il ajoute plus loin, trop lucide : « une tyrannie en remplace une autre ; il y a quelque chose d'indécent au royaume ».

A Hanoï, dans la chambre d'hôtel, Jean-Luc Coatalem prépare ses bagages afin de prendre l'avion le lendemain. Avant de le glisser dans sa valise, il lit quelques pages du carnet militaire de son grand-père (il ne voyage jamais sans). En le refermant, il soupire puis se dit que « le monde aura parfois une drôle d'odeur ». Dehors, un néon agressif défigure la rue. Comme le temps passe...

PHILIPPE VALDENE

(1) Jean-Luc Coatalem est, notamment, l'auteur d'un roman, « Capitaine », et d'un recueil de nouvelles, « Affaires indigènes », chez Flammarion.

(Table Ronde, 79 F)

Arts

Exposition royale

Quand le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, fait ses adieux à son grand-père pour devenir le roi Philippe V d'Espagne, c'est au château de Sceaux que cela se passe. Le 4 décembre 1700. Et c'est au château de Sceaux, tout rénové, qu'est actuellement exposé « Le trésor du dauphin ». Un trésor, c'est d'abord des bijoux. Et il y en a. Mais ce n'est pas le plus important de cette présentation de 130 objets provenant de collections espagnoles et françaises. Certains n'étaient jamais sortis du Prado. Elle comporte aussi des tableaux, des sculptures, des gravures et des plans, des meubles et des livres. Qui témoignent de l'intérêt que ce Bourbon-là prenait, lui aussi, pour les arts.

En cela, il fut secondé par son épouse, Marie-Louise de Savoie, et, plus encore, par la « camera mayor » de celle-ci, la princesse des Ursins. Qui fait appel à des artistes français pour rénover l'austère palais de l'Alcazar. Antoine du Verger va dessiner des cabinets intimes et René Cartier des projets de boiseries. On fait venir aussi Michel-Ange Houasse, un grand portraitiste « à la française ». Il travaille en finesse. Et pour des tableaux de cour plus fastueux, on en appellera à Jean Ranc, élève de Rigaud.

Devenu veuf, Philippe V épouse Elisabeth Farnèse en 1715. Mais il n'en abandonne pas les arts pour autant. La tendance sera seulement nettement plus italienne. Quoique ce soient encore des Français qui dessinent les jardins de La Granja, résidence de repos à Ségovie.

Philippe V importa donc en Espagne ce qui était déjà en France une éminente tradition des Bourbons : l'encouragement le plus large de tous les arts.

NATHALIE MANCEAUX

* Orangerie du château de Sceaux, tous les jours sauf mardi, de 10 h à 18 h, jusqu'au 27 juin.

L'ANCIEN REGIME, INSTITUTIONS ET SOCIÉTÉ

par François Bluche
Livre de poche

De la vraie vulgarisation, simple, concise, précise, libre, éclatante d'intelligence. Et qui se lit comme un guide touristique. Indispensable même à ceux qui croient tout savoir sur le Roi, ses provinces et ses Conseils.

VOYAGE AUX ISLES

par Jean-Baptiste Labat
Phébus 143 F

Missionnaire dans les Antilles du XVII^e siècle, l'abbé Labat raconte. Modernisme, intelligence, et largesse d'esprit. Un pur et simple régala. Ce crétin de Drewerman qui croit tous les prêtres névrosés devrait lire ce texte pétillant d'humour, de santé et de liberté d'esprit.

LA BATAILLE DE CHOLET

par Gilbert Prouteau
Editions du Rocher 130 F

Républicain monarchiste, athée croyant, socialiste de droite et provocateur aimable, Gilbert Prouteau, qui est à la gauche ce que

Pierre Monnier est à la droite, propose un beau texte dicté par l'indignation que lui inspirent les crimes perpétrés par son aimée Marianne contre sa non moins adorée terre de Vendée. Superbement français.

LE SECRET DU SAINT SUAIRE

Par Daniel Raffard de Brienne
Ed Chiré 102 F franco

Le plus actif des conférenciers-avocats du Saint Suaire de Turin fait le point sur la question cruciale de l'authenticité. A lire à la veille du symposium de Rome prévu pour la fin de l'année.

REACTION

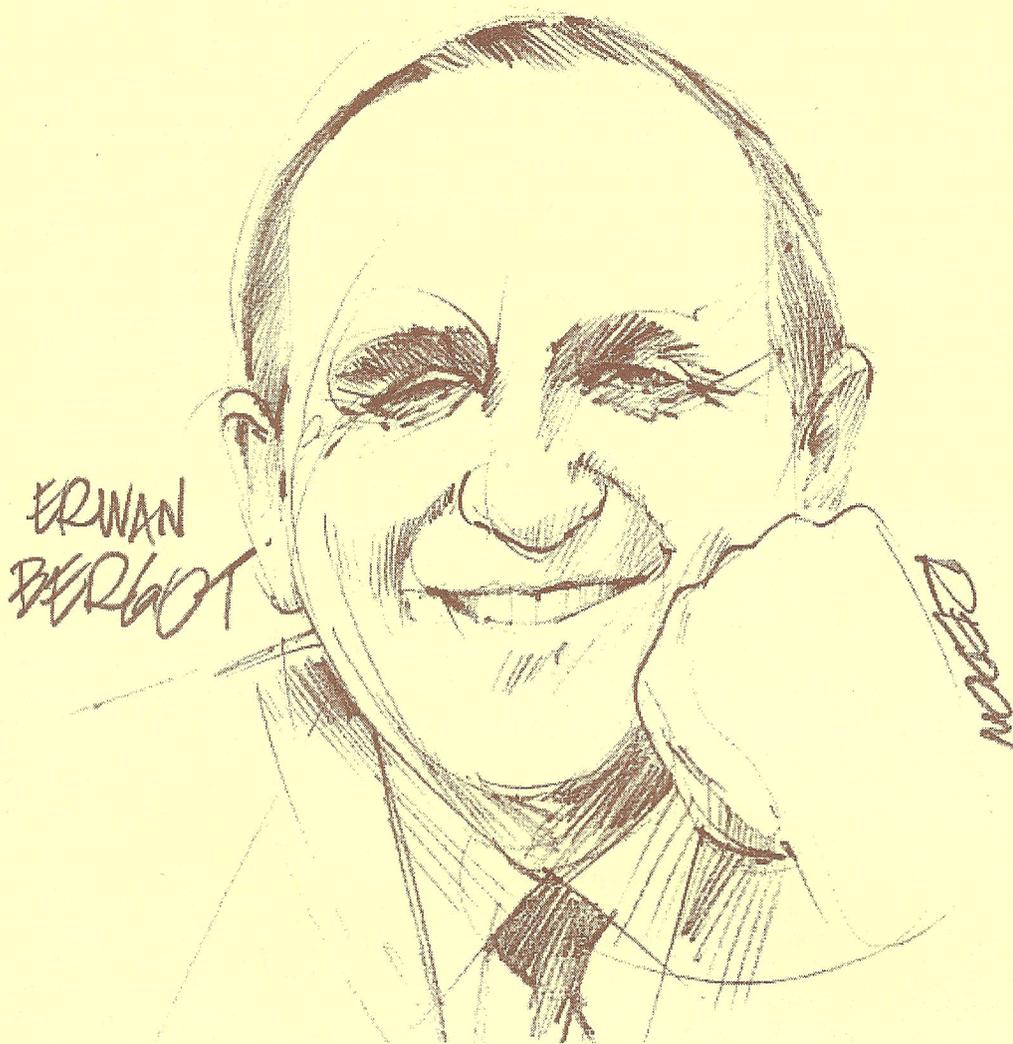
revue maurassienne.
SPR 85 F

Yves Amiot, Pierre et Jean-Baptiste Chaumeil, François Huguenin, Guillaume P. Jacquet, Georges Laffly, Jérôme Leroy, E. Marsala, Jean Raspail, Jacques Robichez et Pol Vandrome rendent un très bel hommage à Jacques Perret, penseur immortel pour ces mots : "Il y a trop de coups de pied qui se perdent pour ne pas consacrer ce qui reste au derrière des hommes qui en réclament".



Les Provinciales

par Anne Bernet



Erwan Bergot ou notre Indochine

C'est en 1992 que la Ve République s'est soudain souvenue que l'Indochine avait été française. Elle le fit comme elle fait toute chose : à grand bruit et grand fracas médiatique. Pour effacer l'agonie de nos soldats à Diên Biên Phû, et les grimaces satisfaites du camarade Boudarel, traître à sa patrie et tortionnaire de

ses compatriotes.

La République plaqua là-dessus le sourire glacial de Catherine Deneuve et Mitterrand partit en voyage officiel au Viêt-nam.

Avant les flons-flons et le cinéma, certains, déjà, se souvenaient, témoignaient de la somme des sacrifices consentis et parlaient pour les héros morts dans un combat perdu. Si la jeune génération sait et

honore l'œuvre de la France et la gloire de ses armes en Indochine, c'est d'abord à Erwan Bergot qu'elle le doit.

Erwan Bergot est mort au Val-de-Grâce dans la nuit du 1er mai. L'actualité lui aura même volé sa part d'hommages posthumes. En avait-il vraiment besoin pour que nous nous souvenions de lui ? Ses livres nous restent. Au même titre que le combat, l'écriture peut être un engagement et la plume, parfois, prendre honorablement le relais de l'épée.

Lorsqu'après une blessure reçue en Algérie et qui l'a laissé aveugle de

longs mois, Erwan Bergot doit renoncer au service actif, il ne se croit pas autorisé, à trente-trois ans, à s'installer dans une retraite douillette et prématurée. La guerre qu'il ne peut plus mener sur le terrain, il la fera en livrant le combat des mots et de la fidélité dans une époque avachie, prête à tous les renoncements et qui a oublié jusqu'au sens du mot honneur.

Dès lors, il ne cessera plus d'écrire, publiant une quarantaine d'ouvrages historiques ou romanesques, à la fois soldat et écrivain.



*Une unité d'élite
pour un homme
d'honneur*



Mais, comment en était-il arrivé là ?

Bergot était un Breton de Bordeaux, où il était né le 27 janvier 1930. Ses solides études classiques, son goût pour l'histoire et les lettres l'acheminaient doucement mais sûrement vers l'enseignement. Le destin vous joue parfois les tours les plus singuliers.

Appelé sous les drapeaux, incorporé dans les parachutistes, le jeune homme se prenait de passion subite et décisive pour le métier des armes. Sorti aspirant de son stage à Saint-Maixent, choisissant de servir au 11e bataillon de choc, une unité d'élite, il se portait, comme la plupart de ses camarades, volontaire pour l'Indochine.



C'était en 1951. Commençait, sans qu'il le sache, une histoire d'amour-passion à laquelle il vouerait désormais sa vie.

*La gloire,
le désespoir,
l'horreur
et l'héroïsme...*

Il était venu pour se battre ; il fit le nécessaire pour y arriver. Ainsi se retrouva-t-il, en 1954, dans ce camp retranché dont le nom entrerait bientôt dans la légende : Diên Biên Phû.

Il y a des images et des souvenirs qui ne s'exorcissent pas ; la bataille et la chute de Diên Biên Phû, le sort réservé aux prisonniers, les camps du Viêt-minh hanteront Bergot, nourriront son œuvre de leur gloire, de leur désespoir, de leur horreur et de leur héroïsme.

En 1963, certains polémique sur les responsabilités respectives des généraux dans l'anéantissement final. Bergot, lui, se souvient. Jeune officier dans la compagnie de mortiers lourds parachutistes, rattaché au 1er BEP, sous le feu continu de l'artillerie ennemie, se souciait-il des querelles d'état-major ? Et quand le silence, plus terrible encore que le fracas de la bataille, s'était abattu sur le camp, à 17 heures, le 7 mai 1954, à quoi songeaient-ils, les survivants ? A aucun de ces débats sordides qui réjouissaient maintenant les salons parisiens...

Vivre, survivre, lutter et mourir. C'était cela, et cela seulement, Diên Biên Phû. Et Bergot avait résolu de le dire.

Ainsi naquit son premier livre, « 2e classe à Diên Biên Phû ». Récit romancé, dont il disait,

lors d'une récente réédition aux Presses de la Cité, qu'il était « un devoir de fidélité vis-à-vis de ses soldats »...

Il n'est pas tout à fait faux de prétendre que rien ne ressemble à un récit de guerre comme un autre récit de guerre, et cela, quelle que soit l'époque, quel que soit le camp du narrateur. On s'en lasse pourtant rarement. La raison en est simple : comme les histoires d'amour qui se ressemblent toutes, les histoires de guerre touchent aussi à l'essentiel, aux questions les plus fondamentales, que l'humanité, tant qu'elle existera, ne pourra se dispenser de poser, en n'y trouvant jamais que des réponses partielles.

Mais, poser la question du sacrifice, délibérément consenti, de l'attitude de l'homme face à la mort risquée, provoquée, recherchée, la question du courage, en un temps qui choisissait l'hédonisme, la tranquillité et l'abandon systématique, c'était se résigner à n'écrire que pour les meilleurs. Bergot l'avait accepté.

*Ses héros :
des êtres
de chair
et de sang*

Ses héros ne prenaient pas la pose devant la postérité ; ils ne jouaient pas un rôle : ils étaient eux-mêmes, simplement. Ils avaient peur, et ils avaient mal. A certains, il arrivait parfois de défaillir, pas de faillir. Ils n'étaient pas des créatures littéraires, des monstres de papier aux sentiments fabriqués ; ils étaient des êtres de chair et de sang, qui pleuraient, qui tombaient, qui mouraient.

Sous les pseudonymes des romans, dans « 2e classe à Diên Biên Phû » ou dans « Convoi 42 », le plus grand, le plus dur et le plus beau des livres de Bergot, il y avait eu des visages réels, des garçons qu'il avait connus. Et c'était sa façon à lui de s'insurger contre l'inutilité absurde de leur mort que de les ramener à la vie, le temps d'un livre.

*L'ennemi :
la machine
communiste à broyer
les cœurs et les corps*

Certains tempéraments sortent des épreuves brisées ou aigris. Bergot appartenait à une autre espèce : celle qui en sort épurée, parvenue à une espèce de sérénité qui ne s'étonne plus de rien, si elle reste capable encore de s'indigner. Et cette sérénité le préservait de la haine et de la rancœur.

Plus d'un seraient revenus de l'enfer des camps définitivement dressés contre l'Indochine et les Indochinois. Pas Bergot, qui leur garda sa tendresse et sa nostalgie. L'ennemi, c'était la machine communiste à broyer les cœurs et les corps ; non les peuples qu'elle avait asservis. L'Indochine restait victime, martyre et non bourreau. Cette terre qu'il avait défendue contre la dictature marxiste, il continuait à l'aimer. Elle était sa nostalgie.

Ayant dit les combats livrés pour elle, il eut l'ambition de décrire ses splendeurs, son peuple, ses mœurs, ses coutumes et l'aventure de ceux qui partirent à la conquête à la fin du siècle passé.

De l'histoire militaire, du roman guerrier, vouloir passer à un genre diffé-

rent, à la saga, n'était pas une petite ambition. L'échec était à craindre ; ce fut le succès qui vint, quand parut la trilogie de « Sud lointain ».

*Une justesse dans
les sentiments*

Cette somme romanesque englobait tous les aspects de la présence française en Indochine. Epargnant les clichés pour cartes postales, les exotismes faciles, le clinquant et la pacotille de bazar oriental, Bergot trouvait les mots justes, qui évoquaient des images fabuleuses, des rêves immenses, des déchirures, des espoirs fracassés. Tant de justesse dans les sentiments, dans le style, dans le ton, qu'ils transportaient le lecteur.

Hommage au passé, monument aux morts, certes, que l'œuvre de Bergot, mais surtout promesse d'avenir, croyance au renouveau, certitude que les sacrifices, si vains qu'ils aient pu et puissent encore paraître, porteraient, tôt ou tard, leurs fruits.

Ces fruits, Erwan Bergot ne les verra pas ici-bas.

Il a perdu sa dernière bataille, qu'il avait livrée jusqu'au bout, contre le cancer. Ses livres nous restent. Et c'est à ceux qui les aimèrent, qui continueront de les aimer, qu'il appartient de veiller à ce que les moissons soient dignes des laboureurs et des semeurs.

*Les œuvres
d'Erwan Bergot
sont publiées
aux Presses
de La Cité.*

Fidèle au poste

par Serge de Beketch

On se plaint assez de la télé pour reconnaître ses réussites.

Le reportage sur la déroute électorale du PS diffusé le 12 mai par TF1 sous le titre "la gauche s'en va" fut un modèle du genre.

On n'oubliera pas Lang et ses appartés. Hypnotisé et généré par caméras et micros, le ministre finissant négociait ses ultimes magouilles en cachant ses lèvres derrière sa main comme un éco-lier bavard

On n'oubliera pas ce socialiste battu expliquant que son mandat n'avait rien changé à sa vie militante sous l'œil implacable d'une caméra cadrant la montre-bracelet or de trafiquant levantin qui alourdissait son poignet.

On n'oubliera pas Rocard investissant les locaux du PS désertés par Fabius pour présider une réunion étiquette et qui, taraudé par l'angoisse, ne cessait de ronger ses ongles que pour dévorer l'inté-

rieur de ses lèvres en jetant à la ronde des regards de ouistiti traqué.

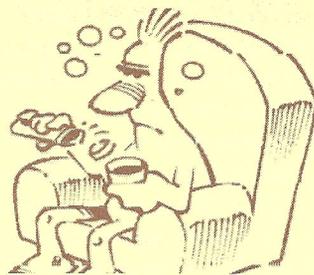
Dire que cet agité ambitionne de détenir un jour le feu atomique !

On n'oubliera pas le spectacle de Fabius, KO debout ;

de Mauroy, matou mité miaulant au spectacle affriolant des minettes quadra du PS ; de Jean François Hollande tentant d'assumer non seulement sa défaite, mais pire encore la réélection de sa concubine Ségolène Royal.

Bref, on n'oubliera pas ce spectacle sordide, misérable, et veule de la politiciaille désemparée par la fuite de ses prébendes et sinécures.

Faut-il que notre peuple soit abruti pour rester démocrate après un tel guignol !

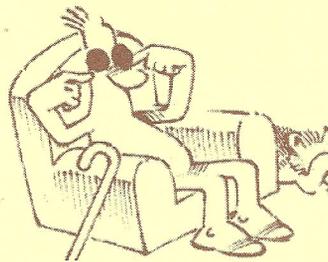


ET VOUS ETES ENCORE DEMOCRATE ?

**Dimanche
23 mai**

**TF1 20H45
« LA BARAKA »**

« La Baraka » est un film absolument nul : scénario débile, comique de plomb, comédiens médiocres ; c'est une piteuse caricature de farce méridionale. Et pourtant, c'est un film à voir. Parce qu'il nous révèle un des secrets du bonheur en société. Pied noir, donc raciste, Aimé Prado (alias Roger Hanin) est sauvé d'une mort certaine par un Arabe.



Cet événement va l'amener à reconsidérer sa position en ce qui concerne l'immigration. A la fin, Aimé Prado ne sera plus raciste.

C'est une jolie fable morale. Il convient toutefois de souligner que l'Arabe en question s'appelle Julien et qu'il est interprété par Gérard Darmon, qui est exactement aussi arabe que Roger Hanin.

Conclusion : le jour où

tous les Arabes seront juifs, le racisme disparaîtra. C'est la moralité du film et c'est aussi l'espérance qui anime le peuple d'Israël. En somme, l'occupation de la Palestine est un acte positif de lutte contre le racisme.

Comme ça, on comprend mieux.

**Lundi
24 mai**

**TF1 20H45
« TÉMOIN N° 1 »**

Cette émission, dite « de délation » parce qu'elle pourrait permettre l'identification et l'arrestation de criminels impunis, fait l'objet d'une campagne de dénigrement particulièrement violente de la part de l'intelligentsia : magistrats roses, journalistes aubères et autres autorités morales incarnées, qui ne supportent pas l'atteinte aux droits de l'homme et à leurs prérogatives que constitue cet appel à témoins.



Un conseil à Pradel : qu'il ajoute dans son émission un volet historique.

Il diffuserait, par exemple, la photo et le nom d'un quidam en disant : « On recherche Adolf Bêtimmonde, ancien sous-chef de la Milice à Piquebœuf-les Poêles ; il serait âgé de quatre-vingt-seize ans et résiderait en Corrèze »...

Cette simple idée devrait faire taire la contestation. Ou, en tout cas, assurer à Pradel des appuis non négligeables.

Mardi 25 mai

F2 22H35
« **BAS LES MASQUES** »

« J'ai mal à mon boulot ». C'est le thème de l'émission de ce soir qui rassemble des victimes du travail : harcèlement sexuel au bureau, discrimination sexiste, hostilité aux femmes enceintes, etc.

Finalement, on est bien plus tranquille au chômage.



Mercredi 25 mai

F2 22H30
« **VUE DE L'ELYSÉE** »

L'émission est annoncée. Sera-t-elle diffusée intégralement ? C'est une autre paire de manches. Par leurs questions, les auteurs belges de ce repor-

tage sont, en effet, parvenus à faire sortir Mitterrand de sa réserve hiératique. Piqué par l'inhabituel manque de révérence de ses questionneurs, le Sphinx a fini par se vexer carrément. Et, métamorphosé en vieux matou acariâtre, il a fait vider les journalistes de son bureau par un huissier à chaîne mandé d'urgence !

Le tout, sous l'œil impavide de la caméra qui continuait de tourner.

On est curieux de voir ce que Bourges fera de ce document révélateur...



Jeudi 27 mai

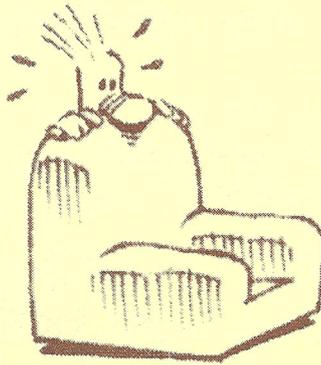
TF1 22H30
« **MEA CULPA** »

Une jeune fille, violée par son père, est confrontée aux habitants de son village qui l'accusent de s'être montrée provocante.

De plus en plus d'émissions à caractère dit « sociologique » évoquent cette monstruosité marginale qu'est l'inceste. Le résultat étant, finalement, de le faire apparaître comme un comportement condamnable, certes, mais au fond assez banal.

Il serait peut-être temps que les crabes-dormeurs du CSA se préoccupent de cette avalanche d'émissions qui, sous prétexte d'explo-

rer toutes les formes de déviation sexuelle, ne sont pas autre chose qu'une entreprise de pourrissement. Le cas des violeurs incestueux ou pas relève de la petite lunette, pas de l'étrange lucarne.



Vendredi 28 mai

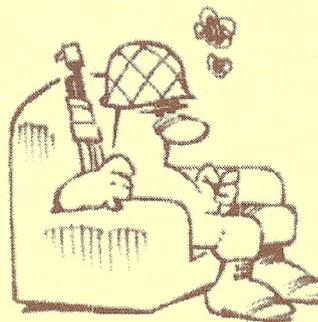
F2 20H50
« **MORT D'UN ZOMBIE** »

Hier soir, TF1 proposait « L'ours vert » : le fils du commissaire Moulin est blessé d'une balle au cours d'une fête foraine.

Ce soir, F2 propose « Mort d'un zombie » : la fille du commissaire Corey est abattue d'une balle en descendant d'un manège.

Demain, on suppose que F3 va nous raconter que les jumeaux du commissaire Maigret ont été bouffés par le lion du cirque Amar.

En tout cas, toutes nos félicitations aux scénaristes : ils savent lire.



Tous
les mercredis
de 18
à 21 heures
en direct.
Tous
les jeudis
de 2 à 5 h.
et
de 7 h.30
à 10 h.30
en rediffusion.
Sur
Radio

Courtoisie :
le Libre
Journal
de Serge
de Beketch

Paris : 95,6
Chartres : 104,5
Cherbourg : 87,8
Caen : 100,6
Le Havre : 101,1
Le Mans : 98,8

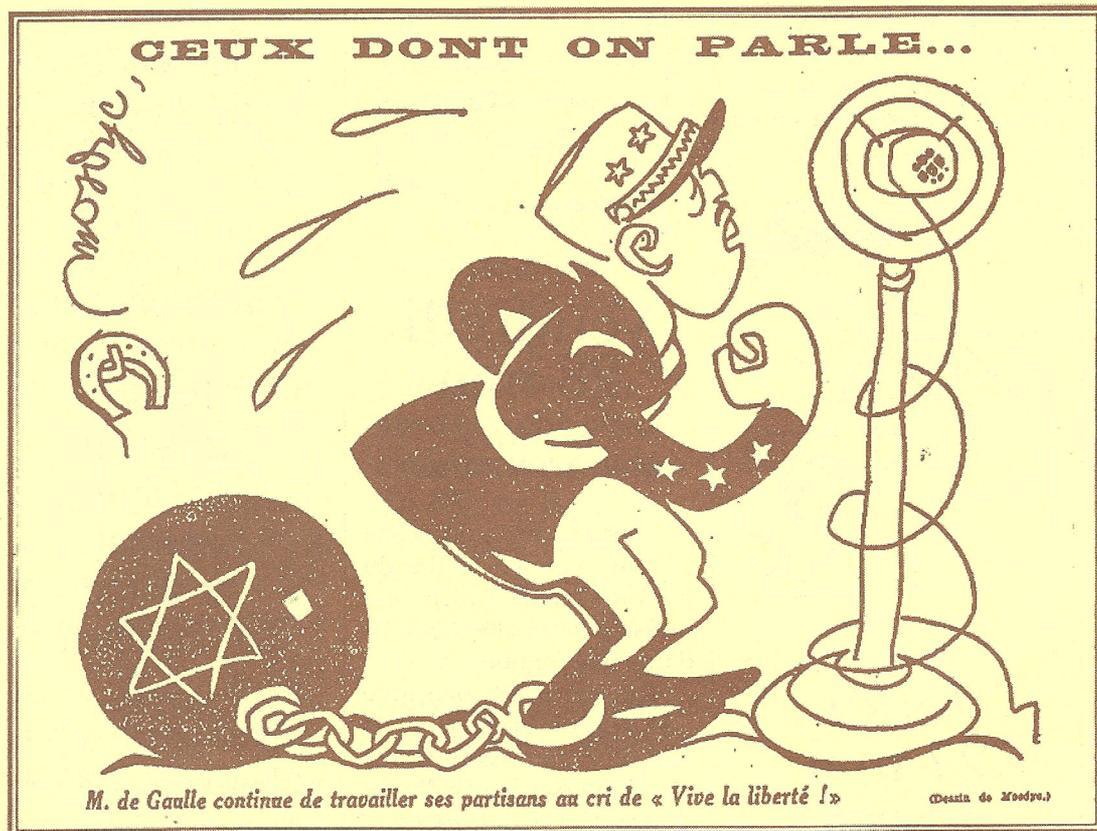
Radio-Courtoisie
La radio libre du
pays réel et de la
francophonie
61 bd Murat
75016 Paris
(46 51 00 85)



Les Pendules à l'heure

par Pierre Monnier

Lettre à ceux qui n'ont pas encore compris pourquoi les Français se sont unis autour du Maréchal Pétain en 1940.



1943 : De Gaulle caricaturé, par des humoristes qui ne l'avaient pas encore vu.

« UNE BIEN BONNE HISTOIRE »

Un chef-d'œuvre d'humour britannique. Alors que l'armée française est défaite et qu'elle a perdu deux millions et demi de prisonniers, que les routes sont inondées de cohortes misérables, Winston Churchill, le « prêteur qui ne traite pas les questions minimes », adresse aux Allemands son allocution radio-phonique la plus meurtrière : Vous allez voir ! Ça va être terrible ! Si vous tentez de venir chez nous, vous allez comprendre votre douleur ! Nous allons vous massacrer ! Et, bouchant de la main le micro : « ...avec des canettes de bière, car nous n'avons pas d'autre arme !... » Irrésistible ! Impayable, ce Winston ! Quel humour ! Il paraît encore plus drôle, quand on sait avec quelle ardeur il a poussé au crime, un an plus

tôt : on va le désosser en moins de deux, le Hitler ! Une bouchée ! Le nazisme ne passera pas !

Et... avec quoi va-t-il faire ça, Winston ?

Cent vingt mille combattants Français morts avant juillet 1940, dont on ne parle jamais !

Avec des canettes ! Non ? Si ! Je pense aux cent vingt mille garçons français tués entre la déclaration de guerre en 1939 et l'armistice de juin 1940, cent vingt mille cadavres qui se tiennent les côtes dans la terre où ils sont enfouis. Ont-ils

jamais rien entendu de plus désopilant ? Et leurs mères ? Et tous les leurs ? Secoués de rigolade... Ils n'en reviennent pas d'apprendre que ceux qui les ont poussés au carnage n'avaient que des canettes ! C'est d'un jovial !

J'y pense, tout à coup...

Et Munich ? Deux ans plus tôt !

C'est là, nous dit-on, que, pour n'être pas un lâche, il fallait dessouder les Germains... Je me demande avec quoi il les aurait dessoudés, Churchill ? En juillet 1940, il n'avait que des canettes... Et en 1938, avec quoi voulait-il empêcher la « honte » de Munich ? Avec des sous-bocks ?

Non : avec la jeunesse de France ! Cette armée française dont Amouroux dit avec une fausse ingénuité qu'elle a fait beaucoup de peine à Churchill en ne tenant pas mieux ni plus longtemps devant les Panzerdivisionen de Guderian.

Notez que rien de ce que je raconte ne figure dans les textes publics ou les livres de classe. Il faut des zozos de mon espèce pour accumuler les indices qui



révèlent, noir sur blanc, que la guerre était programmée pour quatre ou cinq ans pendant lesquels « Boches » et « Franchouillards » avaient pour mission de s'étriper.

L'histoire officielle, roman à thèse en cours d'élaboration depuis 1945, impose une version simpliste avec deux options de plus en plus réductrices. Le Mal, c'est l'Allemand et ses alliés. Le Bien, c'est Staline et le monde anglo-saxon. En 1939, la coalition des gentils a décidé d'abattre les puissances européennes coupables de vouloir s'organiser en autarcie économique.

Les Français perçoivent la carence militaire de ceux qui ont déclenché le drame

Ce qui eût été la fin de l'impérialisme anglais comme de l'entreprise révolutionnaire communiste. La France, à l'instigation de Londres, va déclarer la guerre à l'Allemagne. Mais les Français commencent à réfléchir. En quelques mois, ils perçoivent la carence militaire de ceux qui ont déclenché le drame. Ils comprennent que, comme les Allemands, ils sont voués à la destruction sous le regard intéressé des grands : Anglais, Soviétiques, Américains. Le général Weygand, qui voit clair, a demandé, le 14 juin 1940, à Raoul Dautry, ministre de l'Armement, dans combien de temps seraient fabriqués les chars et les avions alliés qui nous font tant défaut : « Deux ans, trois ans ! » Dautry rédige une note dans laquelle il

estime que nos alliés seront à pied d'œuvre en 1944 ou 1945...

Pour ceux qui ne comprennent pas vite, je rappelle que le rodомont Paul Reynaud, dans l'affolement de la débâcle, a supplié à cinq reprises le grand démocrate-ami, Roosevelt, de venir à son secours.

Où sont-ils ces avions Anglais que l'on nous avait promis ?

Mais le plus moralisateur et le plus acharné démolisseur de nazis par petits Français interposés n'est pas en état d'intervenir : « Mon opinion n'est pas prête ». Reynaud se tourne vers Churchill. Celui-là, c'est un dur, un fidèle. Il a des avions, il est engagé à fond contre le nazisme. « En ce qui concerne l'aviation, dit Churchill, je ne suis pas autorisé par mon gouvernement à vous promettre son soutien. » Pendant cet échange courtois, des centaines de milliers de malheureux répandus sur toutes les routes interrogent le ciel : « Où sont-ils, ces avions anglais que l'on nous avait promis ? »

L'allié Anglais n'est pas un ami, mais un allié de circonstance

Quelques jours plus tôt, lors d'un conseil des ministres, l'innocent président Lebrun s'était effaré : « Comment ? Les Anglais n'ont que deux divisions sur notre front ? »

Toutes ces conjonctures, les Français les connaissent plus ou moins clairement, mais l'esprit ne leur en échappe pas. Ils

ont compris que l'allié anglais n'est pas un ami mais un allié de circonstance, un allié méprisant qui promet aux gouverneurs de notre empire que, s'ils abandonnent le gouvernement de la France et se mettent sous la coupe de Londres, « ils en retireront des avantages politiques et pécuniaires considérables... » C'est clair. Peyrouton, Puaux, Boisson, Noguès, Le Beau, pas un seul ne répond à cette offre injurieuse.

De Gaulle attend à l'hôtel Connaught

De Gaulle, lui, continue... Le 22 juin, troisième appel... « Les mêmes conditions de guerre qui nous ont fait battre par 5 000 avions et 6 000 chars peuvent donner demain la Victoire par 20 000 chars et 20 000 avions. » Tiens donc ? L'aurait-on mis dans la confidence ?

Lui aurait-on révélé que le massacre franco-allemand était programmé pour plusieurs années pendant que se bâtirait la machine de guerre américaine ?

De Gaulle est informé : dans quatre ans, les Alliés débarqueront...

Il les attend à l'hôtel Connaught ! Nos compatriotes qui pleurent déjà tant de frères sacrifiés à l'alliance de la ploutocratie anglo-saxonne et du stalinisme n'ont pas besoin de connaître tous les aspects de l'opération pour en déceler l'hypocrisie. Et c'est autour du Maréchal qu'ils se regroupent.

Avec ferveur.

Un jour

24 mai 1920

...Il avait les pieds propres !

5 heures 30 du matin, le 24 mai 1920. Le train transportant à Montbrison le président de la République Paul Deschanel fait halte en la gare de Saint-Germain-des-Fossés : on remet à M. Bourdaille, commissaire des voyages officiels, cet étrange câble : « Un homme se disant M. Deschanel est tombé du train présidentiel au kilomètre 110,900 ».

M. Bourdaille avait eu pour la première fois connaissance du petit bleu à 3 heures 45 en gare de Nevers, pour la deuxième fois à 4 heures 58 en gare de Moulins, et ne s'en était guère ému tant le texte apparaissait absurde.

Maintenant, un peu inquiet, il estime bon de réveiller le ministre de l'Intérieur, M. Steeg. M. Steeg va toquer à l'huis du compartiment qu'occupe le président... Personne n'ouvre... Troublé, le ministre tourne la poignée de la porte, franchit le seuil... M. Deschanel n'est point là. M. Deschanel n'est nulle part dans le chemin de fer ! L'affaire, drame et farce, était simple. A 3 heures/3 heures 15, le poseur de rails André Randeau avait vu jaillir de la nuit un individu vêtu d'un pyjama.

L'inconnu dit à l'ouvrier : « Je vais vous étonner, mon ami, je suis le président de la République », et Randeau, abasourdi, l'avait mené chez les Dariot, un couple de gardes-barrière. « Je voyais bien que c'était un monsieur, expliquera la femme : il avait les pieds propres. » Incroyable ! Au sous-préfet Lenoir, que les Dariot avaient vite averti des événements et qui était accouru sur les lieux, M. Deschanel avouera : « J'ai un trou complet de mémoire entre le moment où j'ai ouvert la porte de mon compartiment et le moment où je me suis réveillé ici. »

Paul Deschanel démissionna de sa charge le 21 septembre 1920. Il montrait de fréquents « signes d'agitation probablement malade ».

JEAN SILVE DE VENTAVON

Rideau rouge

« LES RUSTRES », de Carlo Goldoni, mise en scène de Jérôme Savary

L'habitude est maintenant établie de reprendre au théâtre Mogador les pièces bricolées par Savary quand elles commencent à s'essouffler à Chaillot. Belle alliance du subventionné et du privé. Lorsque cette œuvre était montée par le passé, on retrouvait la Commedia dell'arte. On découvre avec consternation qu'aujourd'hui on en est loin. Pourtant, tout est là : une histoire drôle qui montre l'affrontement perpétuel des hommes et des femmes. Eux sont rustres, radins, butors... Elles sont folles de plaisirs, de colifichets, de dentelles et d'amour... Nous sommes à Venise durant le Carnaval. Les malheureuses sont claquemurées par la volonté de leurs maris et pères.

Carlo Goldoni (qui serait l'idole des féministes s'il était encore de ce monde) met toujours en avant la finesse de ces femmes qui en ont soupé des mauvaises manières de leurs bons-hommes. L'un d'eux décide de marier son fils à la fille de l'un de ses amis de mêmes mauvaises manières et caractère. Ils se mettent d'accord entre eux deux seulement. Ils ne veulent même pas que les deux « fiancés » se rencontrent auparavant...

C'est sans compter sur la malignité de ces dames qui vont, avec roublardise, rouler ces balourds dans la farine. Tout finira, comme à Venise au XVIIIe siècle, par la fête ! Superbe décor d'Ezo Toffolutti. Beaux costumes dans l'ensemble. Une belle distribution en général... Pourtant... ça varie pas ! Le metteur en scène prend un malin plaisir, une fois encore, à « tirer par le bas ». A voir et à entendre le public s'esclaffer quand, un des rustres sautant à pieds joints dans son salon pour marquer sa colère, l'acqua alta (l'eau de la lagune) sourd du plancher, on se plaît à penser qu'il y a encore de beaux jours pour les « princes » qui nous gouvernent !... Quel intérêt d'avoir, pour interpréter Félicie (la plus hardie de toutes ces dames), déguisé Dominique Lavanant (à la ville pétomane relouquée en chaisière) en « pom-pom-girl » avec la démarche d'Aldo Macione ? Ce gâchis, c'est le Golgotha de Goldoni...

JÉRÔME BRIGADIER
Théâtre Mogador,
48 78 04 04.

« PÉTAIN », de Jean Marbeuf

Cette œuvre de deux heures quinze est présentée comme un film historique. Ce n'est pas un film, c'est tout juste un petit téléfilm ; d'ailleurs, telle sera sa finalité. D'autre part, c'est une histoire tirée de l'Histoire... Le pire était à craindre. Nous respirons : si ce n'est pas encore totalement correct, le Maréchal en sort cependant pas trop malmené. Sa biographie intégrale reste à filmer puisque le réalisateur ne s'est penché que sur les quatre ans de Vichy.

L'intérêt du film c'est qu'il insiste sur la lâcheté ambiante qui amène les dirigeants du moment, devant le désastre, à remettre le pouvoir et leurs responsabilités à un homme prestigieux entré vivant dans la légende mais âgé, en espérant que, maréchal de France adulé, il sera à la fois bouclier et potiche.

C'est eux que l'Histoire condamne ! Ici Pétain alterne la fermeté, la malice et la lassitude. Jean Marbeuf nous montre aussi un Laval assez vrai : cynique et réaliste, affrontant souvent le chef de l'Etat français.

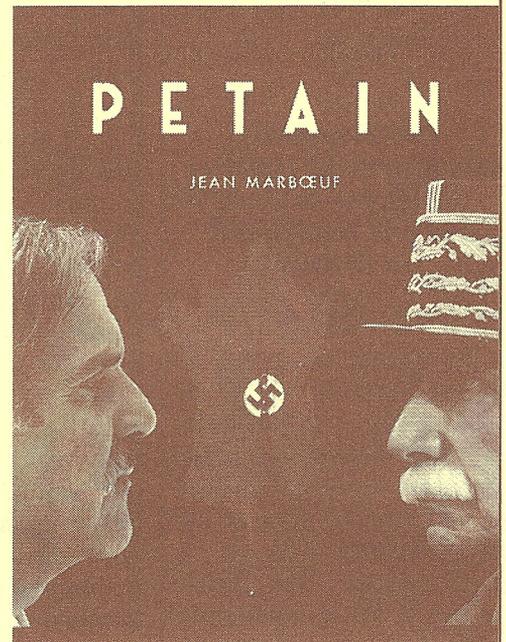
*Le dialogue insiste
sur l'antisémitisme,
réel ou supposé*

Si la reconstitution historique n'est pas très « riche », la vie, à l'étroit, du Gouvernement dans l'Hôtel du Parc est bien rendue.

Ce n'était pas vraiment le

train habituel d'un chef d'Etat...

Si vous souhaitez regarder un beau travail cinématographique, ce n'est pas « Pétain » qu'il faut aller voir... Si vous pensez à une leçon d'histoire, vous n'apprendrez rien. En revanche, si vous souhaitez apprécier de grands comédiens, il faut assister au duo Jacques Dufilho (Pétain) / Jean Yanne (Laval). Leur éloge n'est plus à faire. Dans ce film, ils frôlent le grandiose ! Tous les



rôles secondaires sont aussi interprétés par de bons acteurs. Le dialogue insiste sur l'antisémitisme (réel ou supposé) du Maréchal, le scénario oubliant de montrer qu'il tenait les propos de tout le monde à l'époque. C'est l'Holocauste qui fait, aujourd'hui, culpabiliser certains. Pétain était de son temps. C'est sans étonnement, hélas, que nous avons entendu des spectateurs s'invectiver durant la projection, le premier jour.

Quand pourra-t-on évoquer des événements vieux d'un demi-siècle dans la sérénité ?

J. B.

Plaisirs de France

par Chaumeil

LES JOLIS VINS DU PÉRIGORD

Si le Périgord, rattaché à la couronne de France en 1607 par Henri IV, est connu mondialement pour son diamant noir (la truffe) et ses foies gras et confits d'oie et de canard, il est presque ignoré pour ses vins. Et pourtant !

Situé dans le sud de la province, sur 93 communes et près de 13 000 hectares, autour de Bergerac et de part et d'autre de la Dordogne, son vignoble produit bon an mal an 300 000 à 330 000 hectolitres en rouges et blancs, tous agréables, et certains de grande qualité.

Les vins rouges proviennent des cépages traditionnels du Bordelais : cabernet sauvignon, cabernet franc, merlot, cot et fer servadou, les blancs du sémillon, du sauvignon, de la muscadelle et du chemin.



Les rouges connurent dès le XVIII^e une grande renommée



Dès l'époque gallo-romaine, la vigne fut présentée dans la région avec un cépage unique, curieusement appelé « biturica », ancêtre des cabernets contemporains. Les abbayes favorisèrent la plantation sur la rive droite de la Dordogne qu'elle franchira vers l'an 1000.

Les rouges connurent dès le XIII^e siècle une grande renommée qui a fléchi de nos jours mais dont les amateurs retiennent trois appellations d'origine contrôlée :

– le bergerac rouge, vin solide au bouquet développé, gouleyant en sa jeunesse mais atteignant son apogée trois ans après les vendanges ;

– les côtes de bergerac, pro-

duites par les vieilles vignes, toujours élevées au moins deux ans. Elles sont corsées, généreuses et vieillissent fort bien en bouteille ;

– enfin, le pécharmant, dont l'appellation ne date que de 1946 mais que les connaisseurs recherchent depuis longtemps. Son nom vient de « pech », qui signifie colline ou sommet en Languedoc (puy, dans le Massif Central). Son vignoble ne recouvre que 280 hectares situés au nord-est de Bergerac. Sa production est limitée à 40 hectolitres à l'hectare. Sa qualité est exceptionnelle. Il est coloré, délicatement bouqueté, puissant.



Après trois années de vieillissement c'est alors un merveilleux accompagnement des viandes rouges



Il devient souple et rond après trois années de vieillissement et peut être gardé plus de dix ans, pour devenir alors l'un des merveilleux accompagnements des viandes rouges rôties et des gibiers.

Notons que la Cave coopérative de Bergerac vinifie à elle seule plus de la moitié de la production de pécharmant qui avoisine les 12 000 hectolitres. Nous parlerons plus tard des vins blancs.

Cave coopérative de Bergerac, 72 boulevard de l'Entrepôt, 24100 Bergerac. Tél. : 53 57 16 27.

Les six vins du vignoble d'Ormesson dont les prix sont indiqués dans notre n° 1 du 21 avril dernier sont en vente, à prix nettement inférieurs, aux Caves Péret, 6 rue Daguerre, 75014 Paris, comme aussi dans les magasins Nicolas et Flo Prestige de province et de la capitale.

Sous mon béret

Trompe renommée

A l'initiative de Benoît Pipon, sonneur de première catégorie devant l'Éternel et de la maison Couesnon, fabrique d'instruments à Etampes-sur-Marne, toutes les informations sur la trompe de chasse sont accessibles par Minitel. En composant le (1) 42 71 49 95, vous saurez tout et pourrez vous endormir dans les rêves les plus fous entre les biches et les cerfs, les meutes affamées et la table de nuit.

Vous noterez de vous rendre le 15 août prochain à Breil-sur-Lathan en Touraine pour le rituel rassemblement qui attire plus de dix mille personnes amoureuses de la bonne trompe, et des « tayauts » fougueux qui montent vers les futaies. Sans la trompe, les forêts seraient sinistres, Vigny n'aurait jamais existé et Trenet perdu une chanson. L'homme perdrait de sa grandeur et les chiens tomberaient lentement dans le désespoir et la neurasthénie. Il faudrait les endormir avec des histoires.

Des histoires de lions pourchassés dans la savane quand le soleil rouge embrase l'Afrique et ses héros dévorés par les moustiques et le chagrin d'amour.

Comme dans le superbe roman de Daniel Henriot (*La Table ronde*, 1933), « La danse du lion », largement inspiré de ses expériences de guide de chasse. Laurent Tavernier, le personnage principal, doit retrouver un lion blessé par deux touristes mauvais tireurs qui n'ont pas voulu participer à cette dangereuse aventure, pleine d'embûches et de périls. Avec deux pisteurs exceptionnels, le héros ira au bout de son destin en revivant un passé trop proche pour être oublié.

Un bel ouvrage à saluer d'un coup de trompette.

JOSEPH GREC



Lettres de chez nous

Réponse à B. Lugan par Bernard Antony

Notre amitié et notre amour commun de la France n'étant pas en cause, inutile de "circonlocuter" pour dire que Bernard Lugan est mieux inspiré, parce que plus compétent, lorsqu'il traite de l'Afrique que lorsqu'il théorise sur la Bosnie.

Sa position est claire : les Serbes sont chez eux en Bosnie et au Kosovo, pas les musulmans.

Je ne m'épuiserai pas à lui prouver ce qu'il sait, à savoir que ces musulmans européens sont là depuis des siècles ainsi que leurs pères avant même qu'ils ne soient musulmans.

Mais, à supposer que certaines populations islamiques se soient indûment installées il y a quelques siècles, je lui répondrai qu'il en est exactement de même au Maroc si cher à son cœur. Plus sérieusement, je lui demande : que va-t-on faire de ces peuples persécutés, déracinés, meurtris. Où iront-ils ? Que feront-ils ? Je connais sa réponse sous forme de boutade. La mienne se contente de reposer sur l'observation des faits.

Ces Bosniaques arrivent déjà par milliers en France où ils se sentiront de plus en plus musulmans, ce qui n'était pas le cas dans leurs vignobles de Bosnie. Ils sont déjà plus de 400 000 dans des camps en Croatie, en Autriche, en Hongrie. Et maintenant, pourquoi aurais-je de la fausse modestie à rappeler que j'ai été le premier et longtemps le seul à prévoir que la suite du drame serait celle d'une situation palestinienne au cœur de l'Europe, celle d'une population déracinée mais courageuse et guerrière sensible aux influences en compétition de la Turquie et de l'Iran. Dernier point enfin : le soutien maçonnique et anticatholique à la Serbie a déjà coûté à l'Europe ses plus grandes tragédies. En Serbie, en Croatie occupée, en Bosnie, les Serbo-communistes ne laissent pas debout une seule église. Qu'on ne compte pas sur moi pour pratiquer un œcuménisme aussi masochiste que celui de Bernard Lugan, pourtant ardent pèlerin, de Chartres à Paris, du catholicisme intégral.



Tenter de soutirer aux personnes d'âge jusqu'à leurs derniers sous pour, subséquemment, les réduire à la famine, et ainsi parvenir à les éliminer en douceur, voulez-vous savoir comment je qualifie, moi, cette attitude ? Eh bien, je dis que c'est du racisme antivieux, ni plus ni moins. Ce qui ne m'étonne pas de votre part et ce qui surprendrait moins encore les honnêtes personnes ci-dessus évoquées.

Car, bien sûr, je l'ai mordu, à cet hameçon, et vous allez pouvoir me fourrer dans votre seau de pêche, avec les autres malheureux poissons que vous avez déjà capturés. La preuve ? Vous la trouverez sur le chèque, destiné à souscrire un abonnement d'un an contenu dans ma lettre

MELLE G. F. (CHAMPS-SUR-MARNE)

Confiant

Je viens de recevoir votre décadaire. Mon étonnement et mon plaisir sont grands car j'ignorais votre titre et souvent je regrettais de ne pouvoir écouter votre radio libre.

Les signatures qui me sautent aux yeux : Beketch, Lugan, Hamiche, Ventavon, Aramis, Bernet et j'en oublie, sont pour moi une garantie et une certitude. Aussi, je n'hésite pas à vous accorder ma confiance. Avant même d'avoir lu en entier ce « Libre Journal », je souscris un abonnement d'un an. Je souhaite succès et longue vie à votre décadaire !

G.V. (SARLAT)

Ravie !

Je souscris un abonnement d'un an au « Libre Journal » car j'ai retrouvé avec plaisir les journalistes que j'appréciais, en particulier : Serge de Beketch (et son « Fidèle au poste » dont l'humeur m'enchant), Pierre Monnier, Anne Brassié, Anne Bernet, Bernard Lugan et ses écrits d'histoire qui me passionnent.

Je vous fais part de mes encouragements et espère en la réussite de votre noble entreprise.

MME G. B.
(FONTAINEBLEAU)

Mots croisés

Solution du N° 3

| | I | II | III | IV | V | VI | VII | VIII | IX |
|---|---|----|-----|----|---|----|-----|------|----|
| 1 | H | A | M | E | C | O | N | | A |
| 2 | I | S | O | L | E | M | E | N | T |
| 3 | S | T | R | A | T | I | F | I | E |
| 4 | T | R | I | | S | | B | L | |
| 5 | R | A | O | U | T | | A | | E |
| 6 | I | G | N | O | R | A | N | T | |
| 7 | O | A | S | I | E | N | N | E | S |
| 8 | N | L | | R | | E | E | S | O |
| 9 | S | E | R | P | O | L | E | T | S |

Vaches maigres

Ah ! Ils ont bien raison, les honnêtes gens qui pensent et disent pis que pendre à votre sujet ! Faut-il être un triste individu pour lancer, comme ça, dans toutes les directions, des hameçons de 24 pages. Jusque dans la petite mare d'une petite retraitée qui n'embête personne, et dont une bonne part des préoccupations est de parvenir à joindre les deux bouts.



L'Etendard*

Qu'as-tu fait de tes talents ?

« L'Écriture nous en avertit : au Grand Soir la question nous sera posée :
« Qu'as-tu fait de tes talents ? »

« — Mon Dieu, répondrons-nous, je suis allé chaque dimanche à la messe, la bonne ; j'ai pratiqué la confession et reçu la communion plus d'une fois l'an et l'on m'a vu chaque année au pèlerinage de Chartres.

« — C'est tout ? dira-t-Il, la sainte Messe, la confession et les pèlerinages, ce n'était pas donner ; c'était recevoir ; les sacrements et les grâces sont des moyens, pas des fins. Qu'as-tu fait de ces moyens ?

Et à celui-là, Il dira :

« — Je t'avais donné des talents en économie ; l'économie s'est effondrée en s'éloignant des règles de mon Eglise. Qu'as-tu fait ?

Et à l'autre :

« — Je t'avais donné des talents en sciences physiques ; ma création montrée sans son Créateur a été bafouée. Qu'as-tu fait ?

Et au troisième :

« — Je t'avais donné des talents en droit ; la justice humaine m'a exclu de ses prétoires ; elle ne défendait plus que ceux qui l'avaient enchaînée, ceux qui avaient le pouvoir. Qu'as-tu fait ?

Puis à chacun de nous, enfin :

« — Je t'avais confié des talents ; ton devoir était non seulement de les utiliser, non seulement de les faire fructifier, mais de le faire pour ma gloire, pour ma vérité. »

Mentir sur la création, c'est mentir sur le Créateur.

Oter le Créateur de la création, c'est mentir deux fois et toute science dans laquelle Dieu ne se trouve pas est une science qui ment.

Il n'est pas de science, aujourd'hui, qui ne soit corrompue par l'obscurantisme de l'erreur. C'est ce que, chaque jour, les chercheurs de l'ANRS peuvent vérifier.

Il n'est pas de science qui ne s'éclaire à la lumière de la foi de la Tradition et des Écritures. Cela vaut pour la linguistique comme pour la philosophie, pour la politique comme pour le droit, pour l'Histoire comme pour les sciences physiques, l'économie ou l'esthétique.

Notre combat, qui est de rétablir la réalité de Dieu en toutes choses, est un combat de tous les jours et de tous les hommes. Il est du devoir de chacun de faire fructifier ses talents pour la vérité et la gloire de Dieu.

THIERRY KONSTANTINOFF

*L'Etendard est un groupe de jeunes catholiques dont le but est la diffusion des travaux de recherches de l'A.N.R.S.. Ce texte n'engage pas le Libre Journal.

Les adhérents à l'ANRS peuvent recevoir contre 25 F, cent formulaires du concours à distribuer dans les cercles estudiantins et les cenacles scientifiques.

L'A.N.R.S. recherche des étudiants en philosophie, lettres et linguistique
Thierry Konstantinoff : 42 38 24 01 /
Fax : 48 06 12 70

Adhérez.

Cotisation 150F à l'ordre de L'Etendard. 276, rue Etienne Marcel, 93170 Bagnolet.

LA BOUTIQUE ETENDARD

**Aidez-nous, confiez-nous
vos travaux
d'imprimerie,
vos imprimés personnels
50 cartes de visite,
100 papiers à en-tête,
150 francs.**

Mes bien chers frères

Vendredi, dans la petite église de Boissy-Maugis, sur la route de Montligeon, les nombreux fidèles avaient envahi l'allée centrale pour assister aux obsèques de leur curé, mort subitement, à l'âge de 78 ans. Qui connaît ce « trou », au cœur du Perche ? Qui connaît l'abbé Amiraux, curé de ce village depuis 1958 ? Et pourtant, les obsèques de ce prêtre m'auront autant appris sur le sacerdoce qu'une cérémonie d'ordination. Il y avait beaucoup de monde dans la nef, ai-je dit. Mais, dans le chœur, il y avait 42 prêtres, dont un vicaire général représentant l'évêque, tous en aube et étole violette. 42 prêtres sur 150 en activité dans tout le diocèse de Sées. Moyenne d'âge ? 65 ans. Dans dix ans... Vous voyez ce que je veux dire. O jeune homme, fais-toi prêtre, c'est urgent ! Le plus émouvant fut le commencement. Trois prêtres — les curés voisins — s'avancèrent. Le premier, qui portait l'aube de l'abbé défunt, la déploya sur le cercueil : « Voici l'aube de l'abbé Amiraux, symbole de son baptême et de la consécration à Dieu au jour de son ordination ». Le second portait l'étole, qu'il déposa sur l'aube : « Voici l'étole, symbole le plus expressif de la charge sacerdotale ; triple charge de conduire, d'enseigner et de sanctifier le peuple chrétien ». Enfin, le troisième prêtre déposa le bréviaire : « Voici le bréviaire, symbole de son union à Dieu et de son intercession pour les hommes ». C'est cela, un prêtre. Homme consacré à Dieu, homme configuré au Christ, prêtre et époux de son Eglise, homme de prière. On n'a pas déposé sur le cercueil son agenda, témoin des occupations du prêtre et, trop souvent, de son indisponibilité. Ce qui définit le prêtre, ce ne sont pas ses activités, ses « œuvres », mais le fait d'avoir reçu du Christ la « faculté — le pouvoir sacré — d'agir en la personne du Christ chef de l'Eglise » (Catéchisme, 875).
« Par la vertu du sacrement de l'Ordre, à l'image du Christ prêtre suprême et éternel, ils sont consacrés pour prêcher l'Evangile, pour être les pasteurs des fidèles et pour célébrer le culte divin en vrais prêtres du Nouveau Testament » (Catéchisme, 1564).

PERE GUY-MARIE

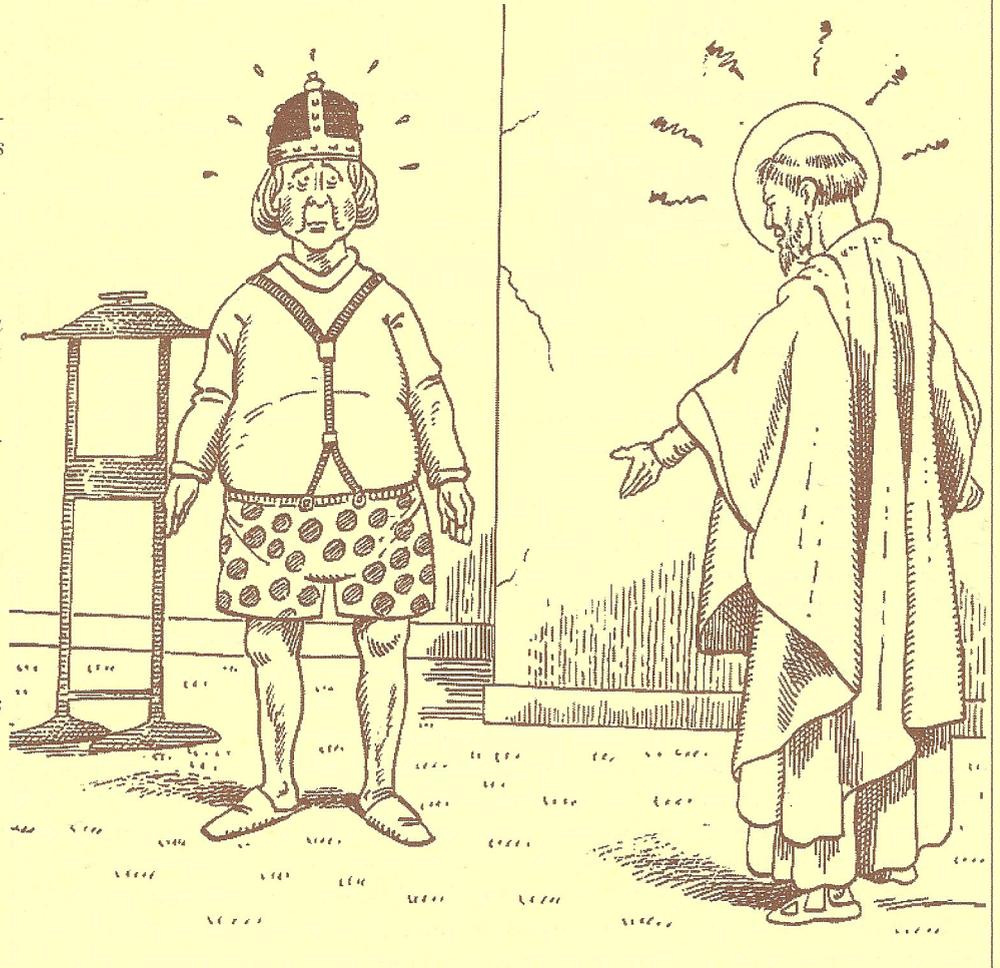
Histoire de France

par Aramis

Eugen Donaushingen, théologien et psychanalyste, nous interpelle aujourd'hui. Présidant le collectif œcuménique pour le divorce des prêtres, il écrit : « Doux Jésus, votre Histoire de France s'inscrit véritablement dans notre combat pour des solutions humaines dont l'essence est profondément évangélique. Mais, en omettant toute référence au baptême de Clovis par l'évêque Remi, vous négligez un élément fondamental et puissamment signifiant de l'incitation à la haine raciale ». En revanche, cela n'a pas échappé à M. Jean Khan, président du CRIF, qui, avec le courage qui est le sien, a relevé « la perversité de ce symbole d'enracinement de la France dans la spiritualité chrétienne »*. Nous adressons au père Donaushingen nos excuses les plus plates pour cette lacune incroyable. Qu'il soit ici remercié, car il nous convie à vivre une expérience concrète d'écoute et de partage de la parole, de mise en commun de vie de prières et de célébration à partir de laquelle nous prendrons des décisions pour l'avenir. Ajoutons qu'on ne lit jamais sans émotion les écrits et discours de la vie concrète de la communauté de ceux qui, comme Eugen Donaushingen, n'ont d'autre obsession qu'une prédication enthousiaste de l'évangile par la parole et par la manière d'être ensemble.

* authentique

H. Plumeau et R. Jacob



A la mort de Clovis, le roi des menteurs, ses fils se partagèrent son royaume. L'exonération des droits étant totale à l'époque, cette succession s'inscrit dans la logique du capitalisme sauvage. De sanglantes querelles éclatèrent, dans lesquelles presque tous les descendants de Clovis périrent. Ces disputes mérovingiennes auraient pu être évitées par des mesures d'intégration et de solidarité. Car si le droit du sol avait été généralisé, le violent débat à propos des anciens et des nouveaux Francs n'aurait pu trouver sa raison d'être. De même pour la fiscalité, que l'on pouvait rendre attractive et incitative en limitant l'enveloppe globale de la succession à 600 000 Francs. Ce qui était facile compte tenu de la faiblesse du taux de la population du royaume de Clovis. Ces dispositions de bon sens n'effleurèrent pas un seul instant ces héritiers imbus de leur suffisance de classe. La légende prétend que tous ne furent pas des tyrans assoiffés de sang car il y eut l'exception Dagobert. Cette contre-vérité fut colportée encore récemment sous forme d'une chanson enfantine. Mais comment porter un quelconque crédit à ce pauvre bourrage de crânes destiné à de petits êtres innocents et faibles ?

L'analyse sémantique pulvérise cet indigent discours. En affir-

Dagobert, le refoulé

mant de façon péremptoire : « C'est le roi Dagobert qu'a mis sa culotte à l'envers. Le bon saint Eloi lui dit : O mon roi, il faut la remettre à l'endroit », on échappe à la rigueur dialectique la plus élémentaire. Rien ne démontre, preuve à l'appui, que saint Eloi fut bon. Doit-on ensuite accorder à Dagobert une capacité réelle à gouverner dans ces conditions ? D'aucuns s'accordent à défendre ce souverain en affirmant qu'il était très myope. Piètre argument digne de l'école faurissonienne. Mais alors, que faisait cet évêque dans sa chambre ? A cet instant précis des interrogations, Freud nous dévoile les inhibitions profondes que provoque la bigoterie la plus insensée : « L'inversion vestimentaire chez Dagobert n'est que l'expulsion de son refoulement sexuel » (in Talmud et gri-gri, Wien Verlag, 1867). Tout ceci met en lumière les méfaits de l'ordre moral générateur de mauvais goût. Il suffisait, en effet, que Dagobert et Eloi acceptent d'assumer consciemment leur différence, en toute simplicité, pour entrer dignement dans la postérité. Dès lors, à aucun moment il n'aurait été fait d'allusion moqueuse à leurs penchants naturels. Dagobert aurait sans doute abandonné sa culotte rugueuse offerte par saint Eloi pour un slip molletonné tricoté par saint Laurent. Et la face du monde en eût été changée.



Le Libre Journal

68, rue David-d'Angers - 75019 Paris
Tél. 42.46.44.77 - Fax 48.24.08.28

OUI, JE M'ABONNE AU *LIBRE JOURNAL DE LA FRANCE COURTOISE*

Je sais que je ne recevrai ni téléviseur, ni téléphone portable, ni bulletin de participation à une super tombola dotée de nombreux prix prestigieux mais simplement un décadaire de civilisation française et de tradition catholique écrit par des journalistes libres.

Je comprends qu'en m'abonnant, je conforte la comptabilité du *LIBRE JOURNAL de la France Courtoise* ce qui explique que je bénéficie d'une réduction sur le prix de vente au numéro qui est de 27 F

Je désire un abonnement de

- Un an, donc je verse six cent francs soit 340 F d'économie
- Six mois, donc je verse trois cent cinquante francs soit 136 F d'économie
- Trois mois, donc je verse deux cent francs soit 43 F d'économie.

Je paie par chèque bancaire postal mandat

Je désire que cet abonnement soit servi à l'adresse suivante:

Madame, Mademoiselle ou Monsieur

à Code postal